

MARIA BENEDETTA COLLINI

Papa Samba DIOP, *Archéologie du roman sénégalais*, Paris, L'Harmattan, 2010, 477 pp.

Bien qu'il s'agisse de la réédition d'un ouvrage publié en Allemagne en 1996, il me semble très important de signaler ce pondéreux volume de Papa Samba DIOP, éminent spécialiste des littératures africaines.

En se servant d'un corpus romanesque allant de 1920 à 1992, le critique propose une étude exhaustive de l'hypoculture sénégalaise, à savoir "les faits de langue [...], de géographie [...], d'histoire [...] ou de métaphysique (religieux ou cosmogoniques) [...]" qui confèrent au roman sénégalais son armature secrète, son unité et sa cohérence profonde" (p. 9), ce qui coïncide avec "une tentative d'explication de la littérature romanesque sénégalaise" (p. 11) et de son évolution.

Le premier chapitre de ce savant traité ("Cultures en contact", pp. 13-77), qui constitue le fondement notionnel et idéologique de tout le volume, est consacré à une vaste exposition de la langue et de la culture wolof, lesquelles ont la prééminence sur les autres cultures sénégalaises, et souvent les influencent. On retrouve dans ces pages des notions capitales, permettant à des lecteurs non africains de comprendre beaucoup d'allusions de l'écriture romanesque qui autrement pourraient leur échapper.

Le très court chapitre II ("Cultures en conflit: hyperculture et identité", pp. 79-86) s'arrête sur les contacts avec l'Europe, et plus particulièrement avec la France, en passant rapidement en revue les effets de fascination et de rejet qu'ils exercent sur la production romanesque, où l'hypoculture tente souvent "dans son usage du français, de ne pas perdre de vue ses repères linguistiques, géographiques ou historiques" (p. 82); l'auteur examine également "l'am-

bigüité de l’Islam dans l’espace culturel wolof” (p. 86), un discours qui poursuit dans le troisième chapitre, “Les indices simbolectaux: ou les divers degrés d’identité” (pp. 87-127), qui étudie “l’imbrication du social et du religieux” (p. 87), “la prise en compte de l’Islam, religion pourtant importée, comme élément de l’hypoculture” (p. 101), ainsi que la manière dont les romanciers mettent en scène des pans de la tradition wolof ou analysent “ce qu’est devenue la tradition dans la société moderne” (p. 87).

Le quatrième chapitre (“Lectures contextuelles”, pp. 129-291) propose l’analyse approfondie de cinq romans, en réservant une attention particulière à leurs rapports avec les plus divers aspects de l’hypoculture; il s’agit des *Trois volontés de Malic* (1920) d’Ahmadou Mapaté DIAGNE, *La violation d’un pays* (1927) de Lamine SENGHOR, *Les bouts de bois de Dieu* (1960) d’Ousmane SEMBÈNE, *Buur Tilleen* (1972) de Cheik Aliou NDAO, *Une si longue lettre* (1979) de Mariama BÂ.

Dan le chapitre V, “Entre hypoculture et hyperculture: apologie, dilemme ou rupture” (pp. 293-325), Papa Samba DIOP s’emploie à dégager les tendances idéologiques de la production romanesque, en commençant par ceux qu’il définit comme “les auteurs de la catégorie du *huis clos* hypoculturel” (p. 294) (parmi lesquels il situe Mariama BÂ, ce qui suscite quelques perplexités), où il passe plus particulièrement en revue “la veine classique” (p. 295) de *La grève des Bàttu* (1979) d’Aminata SOW FALL, “la veine séditeuse” (p. 301) de *La princesse de Tiali* (1987) de Nafissatou DIALLO, la rupture du *Débrouillard* (1964) de N. G. M. FAYE, du *Baobab fou* (1984) de KEN BUGUL, de *La vie en spirale* (1984) d’Abasse NDIONE.

Enfin, dans le chapitre VI, “Spécification *a posteriori* de l’architexte” (pp. 327-339) et dans ses “Remarques finales” (pp. 341-346), l’auteur énumère les caractères fondamentaux qu’il a repérés dans l’ensemble des romans sénégalais étudiés, en soulignant comment, dans cette confrontation entre l’hypoculture wolof et sa “rivale bicéphale: l’hyperculture française et arabe” (p. 342), l’architexte romanesque (à savoir le corpus des textes romanesques sénégalais écrits entre 1920 et 1992) révèle une vaste “diversité de pratiques discursives” (p. 342), tout en gardant des rapports étroits avec l’histoire, la géographie, les langues, avec tout l’ensemble de l’hypoculture en somme, et en présentant une “pluralité vocale [...] capable d’envelopper tous les contours du réel et de l’imaginaire” (p. 346).

Liana NISSIM



Mahougnon KAKPO, *Introduction à une poétique du Fa*, Cotonou, Les Éditions des Diasporas, 2010, 191 pp.

Mahougnon KAKPO, *Y ku-Mnji: une théologie de la mort dans les œuvres de Fa*, Cotonou, Les Éditions des Diasporas, 2012, 169 pp.

Je suis très heureuse de signaler la nouvelle édition de l'*Introduction à une poétique du Fa* que Mahougnon KAKPO présente revue et augmentée¹, pour encore mieux approfondir le système divinatoire du *Fa* et de ses signes, appelés *Fadu*, qui – comme le souligne Camille AMOURO dans sa “Préface à la deuxième édition” (pp. 14-19) – est “un système hypertexte, un vaste réseau d’informations, constitué de domaines de ressources documentaires” (p. 15), qui est en fait – nous explique KAKPO – “une communication avec l’Être Suprême” (p. 25) et dont le but ultime est de “rendre aux humains une existence heureuse” (p. 33).

Le système divinatoire *Fa* revient dans le second ouvrage signalé ci-dessus, lequel constitue une continuation des recherches présentées dans l'*Introduction*; Mahougnon KAKPO, après avoir rappelé que *Fa* est “le système de divination le plus efficace – sa méthode étant la plus authentique, la plus crédible et la plus constante parmi tous les systèmes de divination pratiqués dans le golfe du Bénin – d’autant plus qu’il peut être éprouvé par une véritable épistémologie” (p. 7), propose l’herméneutique d’un ensemble de textes (transcription phonétique, traduction en français et commentaire), collectés sur le terrain avec l’aide d’étudiants et de doctorants, spécialistes de la poétique de l’oralité, concernant le *Fadu Yeku-Menji* (le deuxième *Fadu* cardinal dans le système *Fa*), dont l’auteur passe en revue les caractères fondamentaux: “il gouverne le crépuscule, les ténèbres et la nuit et figure le malheur, la mort, les défunts et leurs âmes ainsi que la terre” (p. 33); très redoutable, “il siège à l’Occident” (p. 39), il est entre autres “un *Fadu* de la chance pure, des aides mystérieuses, occultes et providentielles” (p. 36).

Après la présentation des textes recueillis chez les prêtres et les spécialistes du *Fa*, concernant le *Fadu Yeku-Menji*, l’auteur en étudie la poétique générale, et plus particulièrement celle des “images de la mort défiée par *Fa* à travers les langages de *Yeku-Menji*” (p. 141), riches en métaphores “diversifiées de la mort incapable de vaincre le *favi* [le consultant qui trouve ce *Fadu*]” (p. 142), langages qui sont en même temps “un appel à l’écoute de la voix poétique” et une “invitation à l’action” (p. 145), consentant de “maîtriser [...] un destin qui est plutôt une conquête et non considéré comme déjà inscrit [...] là-haut” (*Ibid.*).

¹ Pour le compte rendu de la première édition je renvoie à *Ponti/Ponts*, n. 8, 2008, pp. 248-249.



On doit souligner, pour conclure, que l'œuvre de Mahougnon KAKPO constitue un document précieux, permettant aux lecteurs d'approcher une littérature orale sacrée (autrement impossible à connaître) et d'en apprécier la richesse esthétique.

Liana NISSIM

Apey Esobe LETE et Mahougnon KAKPO (dir.), *Littératures africaines: langues et écritures*, Cotonou, Les Éditions des Diasporas, 2011, 347 pp.

Il me fait plaisir de présenter cet ouvrage collectif de “chercheurs africains sur divers aspects de la création / pratique littéraire sur le continent” (p. 7), comme le précise Mahougnon KAKPO dans son introduction “Les voix dans les littératures africaines” (pp. 7-13).

Le volume s'ouvre par une très vaste section consacrée à la littérature du Kongo-Kinshasa, où cinq études concernent le célèbre écrivain Pius Ngandu NKASHAMA: après l'esquisse biographique d'Apey Esobe LETE (pp. 17-25), qui rappelle aussi comment cet auteur “dépeint minutieusement la dérive des nouveaux dirigeants de l'après-indépendance et stigmatise les maux qui [...] maintiennent le Congo-Kinshasa dans le sous-développement” (p. 21), José Watunda KANGANDIO propose deux essais, dont le premier (pp. 27-43) étudie la représentation du héros dans *La malédiction*, *Les étoiles écrasées*, *Le doyen marri*, en affirmant que “tous les héros de Pius Ngandu Nkashama sont caractérisés par [...] le manque de savoir” (p. 28), qui est la cause de leur échec et le signe du “réalisme pessimiste pour l'avenir” du romancier (p. 41), visant toutefois “à amener le lecteur virtuel à agir au plus vite sur la situation politique et morale” du pays (p. 42). Le roman *Les étoiles écrasées* revient dans le second article du même critique KANGANDIO, qui analyse “l'intégration de l'arbre [et plus particulièrement du *cactus* et du *tamarinier*] dans l'architecture textuelle” (p. 46), en déterminant l'impact sur la trame discursive de l'arbre, “déictique figuratif [...] qui confère la productivité et la force aux hommes” (p. 47); si le tamarinier “apparaît comme une métaphore qui [...] confère l'énergie pendant la guerre que [le héros] entend mener pour libérer le peuple du Congo Belge d'une dictature sanguinaire” (p. 49), le cactus, au contraire, “se présente comme l'arbre de la fatalité [...], qui présage l'insuccès” (p. 58); aussi, l'emploi du ‘déictique figuratif’ de l'arbre atteste-t-il l'enracinement de l'au-

teur dans son univers culturel et constitue “la marque de la coloration africaine de l’écriture de Pius Ngandu” (p. 52). “L’écriture et la reconquête de l’initiation historique dans l’œuvre de Pius Ngandu Nkashama” (pp. 55-77) est le titre que choisit Kasereka KAVWAHIREHI pour son étude sur “l’histoire des sociétés africaines telle qu’elle est vécue, imaginée ou fantasmée par les peuples africains” (p. 55), en s’arrêtant plus particulièrement sur la signification qu’assument, dans l’œuvre de l’écrivain, “les mouvements religieux et les Églises nouvelles dans la situation postcoloniale” (*Ibid.*). Il s’agit d’une vaste analyse, très approfondie, qui prouve comment les nouveaux mouvements religieux, ainsi que l’écriture, se constituent comme des “contre-espaces” de résistance à la dictature, de “reconquête de l’initiative historique” (p. 75). Pour sa part, Ngoie Arthur MUKENGE (pp. 79-87) s’arrête sur “la découverte du moi de [...] Nkashama dans la diaspora” (p. 79); après avoir affirmé que l’exil offre à tout écrivain “la possibilité d’une prise de parole plus libre face aux restrictions imposées par les régimes totalitaires” (*Ibid.*), le critique montre comment se construit le *moi* de l’écrivain exilé dans ce “tiers espace”, cet “entre-deux [...] où situer le projet créateur” (p. 81), qui pour NKASHAMA signifie surtout “la liberté créatrice de peindre sans gêne l’archétype du pouvoir postcolonial” (p. 84) et se structure comme “un endroit stratégique pour écrire librement” (p. 85), en se faisant “l’écho des plaintes des victimes des pouvoirs totalitaires” (*Ibid.*).

C’est à l’écrivain congolais Kama Sywor KAMANDA que Symphorien Mutombo KABANTU (pp. 89-96) consacre son étude sur la dérive des dirigeants africains telle qu’elle apparaît dans *La traversée des mirages* (2006), dénonçant aussi “le tribalisme, la corruption, la délation et l’oppression du Congo-Kinshasa, un pays en proie aux guerres civiles” (p. 90), tandis qu’Honoré Fabien MUKAMBA (pp. 97-110) adresse son attention au théâtre de José TSHISUNGU WA TSHISUNGU, et plus particulièrement à la pièce *La villa belge* qui – par la poétique de l’espace et de tous les clivages qu’elle dessine – dénonce “l’hypocrisie et le mensonge entre, d’une part, la population et ses élus et, d’autre part, entre les protagonistes africains et occidentaux” (p. 97); la pièce (un exemple du ‘théâtre de la conversation’) souligne “l’inadéquation entre la parole et l’action” (p. 103), “dénonce la dichotomie entre riches et pauvres” (p. 107), remet en question la coopération Nord-Sud (“Chaque franc investi ici nous en rapporte cinq”, reconnaît un personnage de coopérant belge).

Lu Tsasa LUSALA (pp. 111-119) offre une étude comparative sur le merveilleux du célèbre *Ngando, le crocodile* (1948) de Paul LOMAMI-TSHIBAMBA et d’*Un croco à Luozi* (1975) de Zamenga BATUKEZANGA, en constatant que les deux récits, axés

autour du “rôle des forces invisibles sur la destinée humaine” (p. 117), mettent en œuvre l’espace mythique “comme un lieu de confrontation des forces contraires, le bien et le mal” (*Ibid.*) à des fins didactiques, condamnant “tout comportement malveillant et recommand[ant] une attitude prudente face au danger” personnifié par le crocodile (p. 118).

Zamenga BATUKEZANGA est au centre aussi de l’article de Gérard NTETE NKATU MUKOKO (pp. 121-134), qui propose une belle étude thématique de *Psaumes sur le fleuve Zaïre* (1995), “sept psaumes répartis chacun en versets” (p. 123) dominés par le mythe vivificateur du fleuve; l’analyse permet au critique de conclure que cet ouvrage poétique (“au souffle épique”, p. 133) est un “répertoire condensé des sentiments aussi bien du sacré et de la reconnaissance suscitée par le fleuve Zaïre [nom poétique pour dire le fleuve Congo] hissé au rang de demiurge de l’Afrique Centrale, démarche de cristallisation des efforts [...] pour [...] accéder à l’humanisme universel” (p. 133).

L’étude de Pierrot Bajika KASONGO (pp. 135-142) conclut la section sur la littérature du Congo-Kinshasa, en analysant les thèmes du pouvoir et de la misère dans le roman *Cité 15* (1988) de Charles DJUNGU-SIMBA, qui est en fait une vision apocalyptique des dictatures africaines.

Deux essais sont consacrés au Congo-Brazzaville; le premier, de Kahiudi Claver MABANA, analyse à fond “l’art de l’énigme dans *Fantasmagories* de Jean-Baptiste Tati-Loutard” (pp. 145-165), en repérant, dans le recueil de nouvelles de TATI-LOUTARD cité dans le titre, le thème de la mort comme “unité thématique permanente” (p. 147), déclinée selon une vision mythique et fantastique, toujours énigmatique, allant des “causes les plus élémentaires jusqu’aux rencontres les plus périlleuses, depuis la maladie létale jusqu’à la sorcellerie la plus sophistiquée, en passant par les morts en sursis et les vies et demie” (p. 161).

Le second article de cette partie s’intitule “Sony Labou-Tansi et le pouvoir” (pp. 167-186); Suzanne NZOUZI y rappelle l’engagement de l’écrivain dans la politique de son pays et constate que Sony LABOU-TANSI “tant dans sa littérature qu’en politique, [...] s’est démarqué en s’opposant aux pratiques des pouvoirs en place sans se compromettre” (p. 185), en “combattant obstiné, toujours engagé aux côtés des plus faibles”, comme l’écrit Mahougnon KAKPO dans son introduction (p. 9).

Les deux études suivantes concernent le Cameroun; si l’article de Cécile DOLISANE-EBOSSE (pp. 211-225), de nature plutôt sociologique, se contente de proposer les textes fondateurs de la Harlem Renaissance comme catalyseurs pour revivifier la jeunesse camerounaise qui a perdu ses points de repère, Patricia BISSA ENAMA (pp. 189-210) propose une analyse très appro-

fondie et convaincante du roman de Mongo BETI *Trop de soleil tue l'amour*, en adoptant comme foyer critique la poétique du regard, ou plutôt de la pluralité des regards qui se croisent et se superposent dans ce roman policier, qui prouve d'une part que Mongo BETI "a gardé le goût de la démystification et du dévoilement sans fioritures des réalités de sa terre natale" (p. 208) et d'autre part qu'il s'amuse à "fausser le jeu de narration et de l'écriture" (p. 209) en affichant son récit comme une enquête "en train de se montrer et d'être déconstruite successivement par un auteur amateur" (*Ibid.*).

La section consacrée à la littérature béninoise s'ouvre par une étude de Mahougnon KAKPO (pp. 229-248) sur deux recueils poétiques, *Le nouveau souffle* (1986) de Nouréini TIDJANI-SERPOS et *Certitudes* (1991) de Jean-Marc Aurèle AFOUTOU; après une remarquable synthèse en quelques lignes sur la situation de l'Afrique depuis les civilisations traditionnelles aux dictatures "qui ont transformé une grande partie du continent en un *goulag* tropical" (p. 230), KAKPO note que la poésie ne peut qu'exprimer "ce constat d'échec, [...] le désespoir d'une génération perdue et sacrifiée" (*Ibid.*). Les deux poètes choisis, qui ont su exprimer "leur désarroi face au bouleversement du monde contemporain" (p. 231), sont toutefois "persuadés que la situation changera [...] [et s'efforcent de] donner un sens à ce qui n'en a plus" (p. 231); c'est ce que s'emploie à mettre en évidence le critique, qui relève, au-delà d'un engagement incontournable, le recours à des valeurs religieuses différentes: "chez Nouréini Tidjani-Serpos, l'art de dire la vie autrement et de nous projeter une nouvelle vision du monde nous enracine profondément dans l'imaginaire Vodoun. [...] Chez Jean-Marc Aurèle Afoutou [...] les mots sont tissés de certitudes bibliques qui n'ont de vocation que de recréer l'espoir" (p. 246).

Raphaël YEBOU (pp. 249-268) analyse la créativité langagière des romanciers béninois, en se référant à *Doguiçimi* (1938) de Paul HAZOUMÉ, *Bamikilé* (1989) de Nouréini TIDJANI-SERPOS, *Les appels du Vodou* (1994) d'Olympe BHÉLY-QUENUM, *Les tresseurs de corde* (1987) de Jean PLYIA; cette étude linguistique constate l'introduction de structures phrastiques issues de langues béninoises, en les considérant, "à une époque où la mondialisation tend à gommer la diversité culturelle" (p. 265), comme une marque hautement significative de l'expression identitaire et comme un "enrichissement de la langue française" (*Ibid.*).

Guy Ossito MIDIOHOUAN (pp. 269-284) se penche sur la nouvelle, en présentant la figure de René EWAGNIGNON (1934-1990), un journaliste béninois parmi "les plus expérimentés

et les plus connus” (p. 269) qui n’a pas dédaigné de proposer dans le quotidien officiel *Ehuzu* vingt-sept *Nouvelles et récits*. Le critique, tout en reconnaissant que ces “textes ne sont certes pas des modèles littéraires” (p. 282), souligne que le projet du journaliste “consiste essentiellement en une lutte contre toutes les formes de pollution ou de nuisance (morale, sociale, environnementale...)” (p. 273) et que ses nouvelles, consacrées “à la défense de ce qui représente à ses yeux les valeurs fondamentales de toute vie sociale” (p. 276), ont “une valeur documentaire pour la société béninoise de la fin des années 80” (p. 282).

Karen FERREIRA-MEYERS (pp. 305-314) s’intéresse à la problématique de la quête identitaire en terre étrangère dans les œuvres de José TSHISUNGU WA TSHISUNGU et de Calixte BEYALA, en relevant l’identité multiculturelle de plusieurs personnages mais aussi la présence constante du pays d’origine, malgré le risque de plus en plus évident “de se déconnecter par rapport à la réalité du terrain” (p. 312).

Enfin, en clôture du volume revient le critique qui l’avait ouvert, Apey Esobe LETE, avec une étude (pp. 315-327) sur l’influence exercée par le célèbre *Cahier d’un retour au pays natal* d’Aimé CÉSAIRE sur le récit *Nuages sur Bukavu. Carnet d’un détour au pays natal* (2007) de Charles DJUNGU-SIMBA, qui “après dix ans d’exil en Belgique [...] revient au Congo, son pays natal, dans le cadre d’une mission de service” (p. 319) et trace une fresque sociale dénonçant les “maux qui rongent et maintiennent le Congo dans la misère la plus noire” (p. 321). Cet ouvrage “au carrefour entre un roman policier et un poème” (p. 323), suit toutefois “à travers les procédés narratifs, l’intrigue et le thème du retour au pays natal” (p. 325) les traces du grand poète de la Négritude.

Je m’excuse pour la longueur de cette fiche, mais il m’a semblé qu’il était important de rendre compte amplement d’un ouvrage sur les littératures africaines publié en Afrique par des spécialistes africains, dont l’intérêt ne sera pas échappé à mes lecteurs.

Liana NISSM

Mahougnon KAKPO (dir.), *Voix et voies nouvelles de la littérature béninoise*, Cotonou, Les Éditions des Diasporas, 2011, 276 pp.

En parallèle avec le volume sur les *Littératures africaines* que Liana NISSIM vient de présenter dans cette même section, Mahougnon KAKPO propose un autre livre, entièrement consacré à la littérature béninoise, encore une fois “un ouvrage sur les littératures africaines publié en Afrique par des spécialistes africains”. Comme l’affirme l’“Introduction” de KAKPO (pp. 5-13), le volume vise à permettre “aux hommes de lettres et de culture, aux enseignants et chercheurs de tous ordres, aux étudiants et aux élèves de mieux approcher les écrivains béninois” (p. 13).

Guy Ossito MIDIOHOUAN offre une intéressante étude sur “La prose narrative d’Eustache Prudencio (1924-2001)” (pp. 15-37) en se concentrant sur une production moins connue du poète, les romans et les nouvelles, dont MIDIOHOUAN propose des longs résumés: le critique relève que dans sa prose narrative PRUDENCIO fait preuve “d’une conscience de fonctionnaire modèle, soucieux de zèle et de loyalisme envers le pouvoir en place” (p. 34) et emploie un “style d’instituteur” (*Ibid.*). En affichant un titre provocateur (“Quand Akplogan met les gants de Sagan, ou l’esthétique d’Éros anthropophage en partage”, pp. 38-53) qui contraste avec les quelques naïvetés présentes dans le texte, Pascal TOSSOU rapproche entre *Un amour sans lendemain* de Barbara AKPLOGAN et *Bonjour Tristesse* de Françoise SAGAN en se fondant d’une part sur le jeune âge et le sexe des deux femmes-écrivains, d’autre part sur la présence, dans leurs romans, des thèmes comme l’amour et la mort. L’essai en anglais de CAPO-CHICHI-ZANOU Laure Clémence (“Racism and woman empowerment in *Une citronnelle dans la neige*”, pp. 54-67) analyse “the first novel ever to be written by a Beninese woman”, publié en 1986 par Gisèle HOUNTONDJI; le critique étudie les mésaventures de l’héroïne en France, les stratégies qu’elle adopte pour faire face à un racisme exacerbé et pour s’affirmer en tant que femme noire. Adrien HUANNOU propose une belle étude de la trilogie de Ken BUGUL (“Ken Bugul jusqu’au bout du tabou”, pp. 68-87), écrivaine sénégalaise résidant au Bénin (un détail qui n’est pourtant jamais mentionné dans l’essai); HUANNOU présente de façon détaillée et convaincante, avec maintes citations, les différentes facettes qu’assume l’anticonformisme chez l’écrivain, ainsi que l’évolution de la pensée et du style d’“une femme qui s’obstine à se dire dans ses romans avec une liberté surprenante” (p. 85).

Le roman atypique *La petite fille des eaux* est au centre de la réflexion d'Adjirouba Émile Daouda ADECHINA, "Écriture plurielle pour une lecture plurielle: la polyphonie complaintive de l'enfance maltraitée dans: *La petite fille des eaux*" (pp. 88-111). ADECHINA propose en particulier une analyse narratologique et stylistique (qui se réclame d'une bibliographie très prestigieuse mais un peu datée) de ce "roman collectif" (p. 93) et fortement engagé écrit par dix auteurs béninois coordonnées par Florent COUAO-ZOTTI. "Jeux brisés: *Le miroir* de Jérôme Carlos" de Thécla MIDIOHOUAN (pp. 112-128) met en lumière comment "dans le roman *Le Miroir* de Jérôme Carlos, la dualité temps / espace est significative de la poétique africaine qui mêle non seulement les genres littéraires, mais aussi le temps et l'espace de la vie et de la mort" (p. 113): MIDIOHOUAN esquisse une fine analyse thématique, narratologique et stylistique pour mettre en lumière l'"esthétique mêlant symboles, poèmes et récits" (p. 119) de CARLOS, une esthétique "typique du discours négro-africain" (*Ibid.*) mais réélaborée "pour faire un diagnostic sans complaisance de l'Afrique et donner les pistes d'une éventuelle renaissance" (p. 127).

Raphaël YEBOU ("Introduction à une lecture stylistique des poètes béninois de la jeune génération", pp. 129-153) brosse un vaste panorama de la poésie béninoise la plus récente. Dans un second temps il se focalise sur quelques poètes marquants (Mireille AHONDOUKPÉ, Gniré DAFIA, Hodonou EGLOSSEH et Mahougnon KAKPO), dont il analyse dans le détail quelques poèmes pour en souligner "la convergence sur les plans thématique et esthétique" (p. 150). C'est le théâtre qui est à l'honneur dans l'essai de Pierre MEDEHOUEGNON "L'héroïsme dans la dramaturgie béninoise de la nouvelle génération" (pp. 154-174); à travers l'étude de quatre pièces – pourtant bien différentes – de François AURORE, Daté Atavito BARNABÉ-AKAYI et Mahougnon KAKPO, le critique montre comment la production théâtrale béninoise la plus récente remet en discussion la figure du héros.

Mahougnon KAKPO ("Poétique de la paix ou *Tofa*: communication entre les *Vodun* et les vivants", pp. 175-200) présente et explique le développement d'une séance de *Tofa*, application collective du système de divination *Fa* dont l'auteur est spécialiste². L'essai d'Ascension BOGNIAHO s'adresse plus spécialement aux étudiants universitaires et aux jeunes chercheurs: il illustre de façon détaillée les problématiques et les étapes pour une "Méthodologie de la recherche en littérature africaine orale" (pp. 201-231). Gabriel C. BOKO, dans "Impasse des approches psychopédagogiques appliquées à l'enseignement des LÉ: quand l'enseignant perd son latin" (pp. 232-259), analyse les problèmes liés à l'enseignement des langues étrangères (et du français en particulier) dans une classe africaine.

Trois "Notes bibliographiques" complètent le volume.

² Je renvoie aux comptes rendus de ses ouvrages consacrés au *Fa* proposés par Liana NISSIM dans cette même section.



Anne BEGENAT-NEUSCHÄFER, Jean-Marie KOUAKOU (dir.), *Nouvelles tendances du conté et du narré en Afrique de l'Ouest*, Frankfurt am Main, Peter Lang ("Sprachen Literaturen Kulturen", Band 1), 2011, 201 pp.

Ce volume réunit plusieurs contributions sur l'écriture romanesque de l'Afrique subsaharienne francophone (à l'exception de deux études consacrées aux littératures de langue portugaise).

Alphonse VOHO SAHI est l'auteur de "L'identité du philosophe" (pp. 3-10), une belle étude qui s'interroge sur la question de l'identité, "importante autant par sa pertinence philosophique que par son actualité" (p. 3), étant donné la remise en question des certitudes identitaires (qu'on croyait acquises) par la globalisation, la biotechnologie, les idéologies communautaires ("absorption totale de l'individu dans une entité qui le dépasse", p. 6), la vie virtuelle consentie par internet. Pourtant, "les questions de l'identité sont [...] au fondement de la conception philosophique moderne de la liberté" (p. 6), comme le prouve une relecture de DESCARTES, ainsi que la nécessité de "résister à l'absorption dans les identités toutes faites" (p. 9).

"Stratégies narratives dans le roman ouest-africain francophone: le conteur, le chroniqueur, le réalisateur et l'écrivain" (pp. 11-23) est le titre que choisit Gérard LEZOU Dago pour l'analyse des "différentes stratégies narratives" (p. 11) du chroniqueur-narrateur dans *Quand on refuse on dit non!* d'Ahmadou KOUROUMA, du narrateur-réalisateur dans *La Traversée du guerrier* de Diégou BAILLY, du conteur-parolier dans *Le Cavalier et son ombre* de Bou-bacar Boris DIOP, soit des instances qui, toutes, "distillent en filigrane une critique sociale sans complaisance, et surtout une critique d'art et de la littérature" (p. 11). En effet, l'analyse des trois romans permet à l'auteur de constater "l'appropriation de l'art de l'écriture qui s'accompagne d'une réflexion sur celui-ci" (p. 21); "ces littératures – écrit encore le critique – créent leur centre, elles se situent dans leur centre à elles et non plus à la périphérie des autres" (*Ibid.*). Cependant, ce "parti-pris d'esthétisme formel [...] n'empêche pas la critique sociale [...]. La forme auctoriale du narrateur n'empêche ni l'omniscience, ni le témoignage, et encore moins la critique" (p. 22).

Dans "L'espace de la représentation dans *Et l'Aube se leva* (Fatou Keita)" (pp. 25-39), Jean-Marie KOUAKOU se propose de réfléchir sur l'espace de la création littéraire; en suivant une démarche tarabiscotée à l'écriture très apprêtée, le critique constate dans le roman cité dans le titre (lequel n'est que le prétexte pour une



dissertation beaucoup trop autoréférentielle) que “le réel est [...] transmué en quelque sorte par le biais d’un imaginaire qui est le fruit d’un effort ensidique” (p. 31) signifiant sans doute “jeu du miroir illusoire pour transfigurer le réel refusé” (p. 32); s’il est vrai que quelques observations concernent effectivement le roman de Fatou KEITA, on a toutefois l’impression que l’article n’est conçu que pour exhiber ce que l’auteur évoque comme “un phénomène de plus en plus marqué dans la plupart des romans africains [...] que nous avons choisi de nommer l’illusion par le travestissement dont se revêtissent inconsciemment ou non quelques personnages confrontés au jeu du miroir et qui délimite l’espace de la représentation” (p. 33).

Anne BEGENAT-NEUSCHÄFER, dans “Narrer au féminin pour un monde meilleur: Aminata Sow Fall, Werewere Liking et Paulina Chiziane” (pp. 41-60) – après des prémisses fondées sur la pensée de SENGHOR, SARTRE, Simone DE BEAUVOIR relativement à la littérature engagée et la naissance de la conscience individuelle – s’arrête sur le sens parabolique de *La grève des Bàttu* d’Aminata Sow FALL, opposant “la pratique inclusive du partage” à “l’exclusion sociale” (p. 48), selon l’optique “d’une interculturalité inversée qui dénonce les effets néfastes d’une occidentalisation à l’extrême des sociétés africaines” (*Ibid.*), tout en témoignant “la vocation universaliste de la littérature” (*Ibid.*) et une heureuse “hybridation de la langue” (p. 50). L’auteur passe ensuite à *La Mémoire amputée* de WEREWERE LIKING, qui raconte “à travers l’histoire d’une octogénaire [...] qui va de la période coloniale à nos jours, le quotidien des femmes [...], les faces cachées de la domination sexuelle, de la violence, [...] du travail infantile” (p. 51), en s’opposant de cette manière à “la mémoire amputée non seulement des femmes, mais du continent entier” (p. 53) et en travaillant à la réalisation du rêve panafricain de l’écrivaine. L’étude s’occupe enfin de *Balada do amor ao vento* de Paulina CHIZIANE.

Dans “Le champ littéraire togolais à l’ère de la mondialisation” (pp. 61-71) Thorsten SCHÜLLER revient sur le même discours publié dans le n. 32 des *Études Littéraires Africaines*, à savoir la constatation de la présence de plus en plus importante “d’une esthétique ‘mondialisée’ et la tentative de négliger ou d’effacer le pays d’origine” (p. 60) surtout de la part d’auteurs qui “ne vivent plus dans leur pays à cause des problèmes politiques et des contraintes du champ littéraire” (*Ibid.*), notion – cette dernière – sur laquelle l’auteur s’attarde longuement, pour montrer que la littérature togolaise aujourd’hui “devient plutôt l’exemple d’une littérature mondialisée et paratopique” (p. 62), comme le prouveraient les œuvres de Kossi EFOUI, Sami TCHAK, Kangni ALEM, Théo ANANISSOH. Même à propos des textes de Sénouvo Agbota ZINSOU, qui “sont fortement imprégnés par la vie politique et sociale du Togo”

(p. 67), l'auteur constate que désormais "le concept du champ littéraire ne se laisse plus encadrer dans des frontières nationales" (*Ibid.*), ou plutôt que, "dans le cas des littératures africaines, le modèle du champ littéraire n'est pas valable" (p. 70) et qu'il est préférable de recourir au concept élaboré par Pierre HALEN de système littéraire francophone, qui "est un réseau complexe avec des forces locales, francophones et mondiales" (*Ibid.*)³.

J'ai quelques difficultés à comprendre les visées de Christoph MÜLLER qui, dans "Le narrateur et son récit: stratégies narratives dans *Le Temps de Tamango* de Boubacar Boris Diop et *Chiquinho* de Baltasar Lopes" (pp. 73-79), établit une comparaison entre les deux romans cités dans le titre pour constater, inévitablement, que, étant "écrits à trente ans d'intervalle et [étant] le fruit des conditions de leur temps" (p. 79) les deux ouvrages ne peuvent que présenter "des stratégies narratives différentes" (p. 76), même si l'auteur trouve qu'il suffit de constater dans le roman de Boubacar Boris DIOP que "le griot et la narration traditionnelle y ont laissé des traces" (p. 79) pour justifier sa démarche comparative.

Le Temps de Tamango revient aussi dans l'article de Magdalena Silvia MANCAS, "Quelques propos sur les compétences du narrateur et du lecteur dans le récit de fiction africaine" (pp. 81-94); en effet, le premier roman de Boubacar Boris DIOP et *Le Pleurer-rire* d'Henri LOPES sont les textes choisis pour l'étude des stratégies d'énonciation et pour voir "de quelle manière la vérité, qui est donnée pour historique [...], est-elle subie par le lecteur" (p. 83); c'est que les structures narratives des deux romans "visent [...] à exploiter, à des fins subversives, les stratégies de véridiction élaborées" (p. 85), ce que les pages suivantes approfondissent avec compétence et pertinence, en prouvant la "rupture de l'illusion réaliste" (p. 91) et "la critique des conventions génériques" (p. 93), pour la création d'ouvrages doués "d'une dimension esthétique essentielle" (p. 94), où ce qui compte est la manière, le "comment?" de l'acte de raconter" (*Ibid.*).

Nina STAUFF propose "La confrontation des traditions orales et des traditions écrites dans les œuvres romanesques et théoriques d'Amadou Hampaté Bâ et de Chinua Achebe" (pp. 95-107); après une longue introduction sur la tradition orale et l'oralité (dont on voit mal l'utilité car on y reprend des notions bien connues), STAUFF constate que les œuvres des deux grands auteurs cités dans le titre "ont contribué à rejeter la thèse selon laquelle l'oralité serait une forme primitive et inférieure de communication" (p. 106), ce que – franchement – tout le monde sait depuis longtemps.

"*L'Aventure ambiguë* et son rôle dans la formation du canon littéraire" (pp. 110-125) est l'article de Okou Zéphirin DAGOU qui, après avoir passé en revue une énième fois les thèmes et la struc-

³ Thorsten SCHÜLLER renvoie à Pierre HALEN, "Notes pour une topologie institutionnelle du système littéraire francophone", in Papa Samba DIOP, Hans-Jürgen LÜSEBRINK (dir.), *Littératures et sociétés africaines*, Tübingen, Narr, 2011, pp. 55-67.

ture du célèbre roman de Cheikh Hamidou KANE, reconnaît que “*L’Aventure ambiguë* est bel et bien un roman de référence pour ce qui est de la formation du canon littéraire africain” (p. 120), comme la critique l’avait déjà établi depuis longtemps.

Marie GUTHMÜLLER est l’auteur de “Structures de violence: *Cannibale* de Bolya Baenga, analysé à partir de *Heart of Darkness* de Joseph Conrad et de *Des mille collines aux neuf volcans* de Marie Gevers” (pp. 127-145); il s’agit d’une excellente étude qui dans un premier temps prouve comment BOLYA BAENGA et CONRAD “exposent et expliquent un même mécanisme discursif: à savoir la transformation rhétorique de structures de violence, produites lors de la conquête de l’Afrique à l’époque coloniale, en une violence animale archaïque inexplicable” (p. 133); puis, dans l’analyse du texte “de prime abord bénin et innocent” (p. 140) de Marie GEVERS, émerge “la peur déniée qui commande la société coloniale: la peur que les semences de sa propre violence ne puissent, un jour, se lever...” (*Ibid.*); ainsi, l’ouvrage de la romancière belge “met en évidence quelques stratégies de légitimation mises en œuvre par les discours coloniaux et analysées par Conrad et Bolya Baenga” (p. 141), dans les œuvres desquels la violence et la cruauté “sont démasquées comme pratiques *culturelles* qui se sont développées en tant que réactions aux humiliations et avanies que les Africains ont dû subir pendant l’époque coloniale” (*Ibid.*); aussi, c’est dans cette optique que faut-il lire les discours sur le génocide rwandais, et *Cannibale* éclaircissait déjà “le rôle persistant que jouent les anciens discours coloniaux dans les tentatives d’explication du déchaînement de violence en Afrique après l’indépendance” (p. 145).

Sur l’écriture du génocide revient aussi l’étude suivante, “Dire le mal: l’horreur rwandaise racontée par les auteurs francophones ouest-africains. Lecture de *L’Aîné des orphelins* de Tierno Monénembo” (pp. 147-164), où Aphrodis GAKWASI s’interroge sur “comment on peut donner un corps romanesque au crime absolu” (p. 147) à travers l’analyse du roman de Tierno MONÉNEMBO cité dans le titre, qui – pour dire l’indicible – choisit (comme les critiques l’ont souvent constaté) de représenter “le thème du génocide [...] en filigrane” (p. 151), en ayant aussi recours à l’ironie et à l’humour.

Le volume (dont la qualité est très variable, comme on l’aura compris en lisant ce compte rendu) se conclut par un essai consacré à la littérature du Cap-Vert et un article sur le roman africain de langue portugaise.

Liana NISSIM

Ludovic OBIANG (dir.), “Gabon: la littérature en question”,
Interculturel Francophonies, n. 20, nov.-déc. 2011

La livraison n. 20 d'*Interculturel Francophonies* propose une vaste monographie consacrée à la littérature africaine, et plus spécialement à la littérature gabonaise. Comme le précise dans son introduction (“Un long voyage au bout du silence”, pp. 9-16) Ludovic OBIANG, responsable de ce numéro, la littérature gabonaise a connu un essor remarquable dans les vingt dernières années: “la littérature gabonaise est non seulement sortie du silence [...] mais elle s’affirme même [...] comme le fer de lance d’un renouvellement de la littérature africaine dans son ensemble”, affirme le préfacier à la page 16; en parallèle, la critique littéraire gabonaise s’est développée, comme le prouvent les contributeurs de ce numéro, tous originaires du Gabon.

Deux volets structurent le volume: une première partie est consacrée à “Parcours généraux et lectures transversales” (pp. 17-129), avec des articles qui abordent des questions générales, et une seconde, “De l’horizon littéraire collectif aux voies individuelles de l’écriture” (pp. 131-316), propose des études d’ouvrages.

Ludovic OBIANG signe le premier essai, “Gabon, 50 ans après: littérature et développement” (pp. 19-35), esquissant un panorama de la littérature gabonaise à travers une présentation de ses genres principaux, de ses institutions littéraires et des rapports entre la littérature et la réalité du pays. Georice Berthin MADÉBÉ (“Littérature gabonaise: histoire, imaginaires et formes romanesques”, pp. 37-57) retrace d’abord le rôle, souvent discutable, de la critique: il affirme que “la critique littéraire gabonaise [...] n’a pas permis à la littérature gabonaise d’éclore sereinement” (p. 43) à cause de “l’absence de toute objectivité, [de] l’idéologie de l’affirmation de soi [et] du patriotisme littéraire” (p. 40); dans un second temps, il avance une hypothèse de périodisation pour la littérature gabonaise, et quelques réflexions sur son futur. La contribution de Steeve Robert RENOMBO, “La littérature gabonaise en péril. Essai sur l’enseignement de la fiction et la fiction de l’enseignement” (pp. 59-76), analyse les programmes d’enseignement de la littérature nationale dans les écoles secondaires et supérieures: d’après lui, “le texte littéraire ne vaut que comme prétexte ou support pour l’enseignement de la langue – dans le secondaire – et l’application des méthodes – à l’université” (p. 60); il propose donc de structurer un corpus de textes gabonais pour lesquels préparer des instruments pédagogiques axés sur des thématiques qui soient en rapport étroit avec les réalités sociales du pays.

Hémery-Hervais SIMA EYI propose une étude “Pour une analyse de la vie littéraire au Gabon et de ses acteurs institutionnels (1898 à 2011)” (pp. 77-105) et oriente son attention vers les “acteurs sociaux non écrivains” (p. 77): maisons d’édition, réseaux de distribution, revues, écoles et universités, prix littéraires et ainsi de suite. Il illustre les difficultés principales dans la diffusion de la littérature gabonaise au sein de la société du pays: “entre autres, la rareté du livre littéraire gabonais dans les réseaux de distribution [...]; l’absence de ces réseaux de distribution dans la plupart de villes de l’intérieur du pays; le prix prohibitif du livre gabonais quand il est en vente; [...] l’absence d’un réel relais sur le plan médiatique et la presse locale” et ainsi de suite (p. 98); mais il souligne le “dynamisme incontestable” (p. 99) de la réalité littéraire gabonaise. “La nouvelle dans l’espace littéraire gabonais: de l’ombre à la lumière” de Didier TABA ODOUNGA (pp. 107-129) esquisse une périodisation en trois étapes pour la création des nouvelles dans la littérature du pays. TABA ODOUNGA présente par la suite les auteurs et les thématiques principaux de ce genre: “les nouvellistes abordent les problèmes liés aux conflits sociaux politiques; ils parlent aussi de l’enfance, de la nature, de la sorcellerie, de la misère urbaine, de la violence, de l’amour et de la mort” (p. 121) tout en gardant toujours “une prise directe sur les choses et les réalités du pays” (p. 122).

La seconde section du volume comporte, comme je l’ai anticipé, des études centrées sur des ouvrages spécifiques. Elle s’ouvre par la contribution de Ludovic OBIANG “Représentation littéraire et positionnement identitaire dans *La vocation de Dignité* de Jean Divassa Nyama et *Histoire d’Awu* de Justine Mintsá” (pp. 133-149), qui étudie deux passages “symptomatiques” (p. 134) tirés des ouvrages cités dans le titre pour en montrer les différences et les similitudes dans le rapport à la langue française et à la tradition africaine. Le roman *La vocation de Dignité* est aussi au centre de l’article de Thierry EKOGHA “Identité et dimensions de l’exister dans *La vocation de Dignité* de Jean Divassa Nyama” (pp. 179-198). EKOGHA propose une analyse convaincante des rapports entre l’héroïne, nommée Dignité, et sa culture, ainsi que de ses rencontres avec la sœur catholique Martina (“un modèle” pour Dignité, p. 190) et l’oncle Mâ (figure qui “incarne la sagesse et la tradition [...] [et] leur donne une *nouvelle épaisseur*”, p. 188): dans le roman finalement “rien ne permet de poser une quelconque forme d’opposition tradition / modernité” (*Ibid.*), on assiste même à un “dépassement mutuel” (p. 195) de ces deux termes.

Georice Berthin MADÉBÉ (“Les formes énonciatives subsahariennes. De la théorie à la pratique. Lecture comparée de *Giambattista Viko* et de *Parole de Vivant*”, pp. 151-177), à travers un cadre théorique inventé par lui et énoncé dans des ouvrages précédents, met en parallèle les deux romans cités dans le titre à cause de leur

commune recherche de conciliation entre la tradition et l'école occidentale et de leur commune "problématique de l'identité du sujet en rapport avec la quête sémiotique du sens" (p. 156). La polyphonie narrative du roman *Cueillez-moi, jolis messieurs* constitue le cœur de la contribution de Pierre NDEMBY MAMFOUMBI ("Voix narrative et voie des savoirs dans *Cueillez-moi, jolis messieurs* de Bessora", pp. 199-217), qui analyse comment le "caractère disloqué de la narration et du discours" (p. 200) s'accroît au fil du texte et reflète le destin tragique de l'héroïne.

L'analyse de Nicolas MBA-ZUÉ ("L'espace dans l'œuvre romanesque de Sylvie Ntsame", pp. 219-244) se propose de "découvrir le système de fonctionnement de l'espace" (p. 220) dans les quatre romans de l'auteur cité dans le titre: l'espace y est "fragmenté et métaphorique [...], lieu d'inscription [du] savoir [...] de l'instance descriptive" (*Ibid.*); si chez NTSAME, d'après MBA-ZUÉ, la ville africaine est connotée de façon négative et sa description est porteuse d'"une condamnation non seulement des pouvoirs publics [...] mais aussi des populations [...] incapables d'améliorer les conditions de leur habitat" (p. 235), l'espace rural en revanche est rassurant, "un argument de vente du mode de vie et du style de vie africains" (p. 236). Patricia Sylvie ESSONGHÉ propose un essai "Pour une sémiotique de l'ivresse amoureuse dans *La femme-poisson* de Irène Dembé" (pp. 245-273); le critique retrace pas-à-pas les étapes successives à travers lesquelles l'héroïne d'Irène DEMBÉ devient de plus en plus consciente de son pouvoir pour acquérir davantage de richesses. Dans le sillage de "l'orientation actuelle de l'écriture féminine" (p. 269) qui s'interroge sur "la prise du pouvoir par la femme africaine dans la société urbaine" (*Ibid.*), le personnage de DEMBÉ (dont ESSONGHÉ propose une analyse à travers le prisme de ce qu'elle appelle "le mythe de la veuve noire") s'adonne à une "dévoration identitaire" (p. 266) des mâles qu'elle envire.

Clotilde Chantal ALLÉLA-KWÉWI ("De la Francophonie à l'Hispanité. Présence de la Guinée Équatoriale et de l'Amérique latine dans trois nouvelles de Ludovic Emane Obiang", pp. 275-299) s'interroge sur l'existence d'un imaginaire lié à la Guinée Équatoriale et à l'Amérique latine dans trois nouvelles de Ludovic OBIANG (dont elle propose un bref et utile résumé). Le critique remarque la présence de la langue espagnole, "réduite dans les occurrences [mais] très dense lorsqu'elle existe" (p. 279), qui côtoie le français et le fang pour mettre en discussion (mais de façon "très fine [...], sans prendre ouvertement position", comme le remarque ALLÉLA-KWÉWI à la même page) les rapports de force issus de la colonisation ainsi que la subdivision territoriale qui fragmente la communauté fang; aussi, OBIANG met-il en lumière les parallèles entre l'histoire récente de la Guinée Équatoriale et celle de l'Amérique latine, unies par la présence de la *guerrilla* décrite dans les nouvelles.

La pièce de Laurent OWONDO *La Folle du Gouverneur* est au centre de la dernière étude (Clément MOUPOUMBOU, “La démence comme miroir de la situation coloniale dans *La Folle du Gouverneur* de Laurent Owondo”, pp. 301-316), centrée sur “le motif de la folie [qui] met en mouvement les acteurs, [...] mobilise les énergies et se redistribue dans la fable” (pp. 301-302): MOUPOUMBOU propose une lecture allégorique du rapport entre amour et politique dans la pièce.

Maria Benedetta COLLINI

French Studies in South Africa – Études françaises en Afrique australe, n. 41, 2011

Au sein de cette livraison du 2011 de la revue *French Studies in South Africa – Études françaises en Afrique australe* deux articles sont consacrés à des auteurs de l’Afrique subsaharienne, Tierno MONÉNEMBO et Alain MABANCKOU; les autres essais se concentrent davantage sur la littérature française ou sur l’enseignement de la langue française, non sans oublier une section de “Témoignages” et de “Comptes rendus” en clôture du volume.

La contribution de Bernard DE MEYER a pour titre “La colonisation selon Sanderval: *Le Roi de Kabel* de Tierno Monénembo” (pp. 60-79) et propose “une lecture attentive de ce roman [pour] montre[r] la subversion qui s’opère dans la narration” (p. 62). À travers l’étude de “la tension entre la réalité historique et la fiction” (p. 67) à des niveaux différents de l’ouvrage (paratexte, voix du narrateur, présentation des personnages etc.), DE MEYER montre comment ce roman de l’auteur guinéen, malgré son cadre historique passé et son protagoniste blanc, s’intègre dans son contexte historique d’émergence, une période marquée par la réflexion sur le discours critique postcolonial. De l’avis du critique, MONÉNEMBO a réussi à faire accueillir favorablement son livre par l’établissement littéraire parisien en codant son commentaire sur la mémoire partagée du colonialisme: “une critique directe de [la] colonisation n’est encore guère tolérée [...] à Paris, mais les insinuations dans ce roman semblent être passées inaperçues” (p. 73).

Les deux romans d’Alain MABANCKOU *African Psycho* et *Verre cassé* font l’objet de la réflexion d’Annabelle MARIE et Jean-Louis CORNILLE (“Alain Mabanckou: entre Diderot et Sartre”,



pp. 142-163), qui porte sur l'intertextualité plus ou moins patente, exprimée “par une série d'étranges parallélismes, de coïncidences textuelles remarquables” (p. 155) et très subtiles, entre l'écrivain congolais et les deux grands auteurs de la littérature française cités dans le titre. En même temps, les deux critiques soulignent comment “ces deux romans développent chacun une allégorisation de l'écriture. Le premier [...] tourne autour de l'équation entre ‘écrire’ et ‘tuer’; le second mettra en équivalence ‘écrire’ et ‘parasiter’” (p. 153).

Maria Benedetta COLLINI

“L'enfant-soldat: langages & images”, *Études Littéraires Africaines*, n. 32, 2011

Le dossier de cette livraison de la revue de l'APELA est consacré à “L'enfant-soldat: langages & images”, dirigé par Nicolas MARTIN-GRANEL, qui en assure aussi la présentation: “Le plomb et la plume” (pp. 7-15).

Si le dossier s'ouvre par un court texte de fiction de Patrice NGANANG, “L'ange du désert” (pp. 16-19), inspiré par la photo d'un enfant-soldat érythréen en tenue de l'Axe, pendant la seconde guerre mondiale, si Daniel DELAS, dans “Quelle voix pour l'enfance? Sur les récits d'enfants-soldats africains” (pp. 55-59), propose un discours général qui s'interroge sur “la prolifération actuelle des récits d'enfants-soldats” (p. 55) et sur la réelle “impuissance énonciative de l'enfant-soldat” (p. 58), beaucoup d'essais du dossier sont consacrés aux littératures anglophones, étant donné qu'au fond la figure de l'enfant-soldat est devenue célèbre grâce à *Sozaboy* du Nigérien Ken SARO-WIWA. Aussi, Françoise UGOCHUKWU, Susanne GHERMANN, Miriam SUCHET, Kenneth HARROW, consacrent-ils leurs réflexions à SARO-WIWA bien sûr, puis à des auteurs comme Chimamanda Ngozi ADICHIE, Uzodinma IWEALA, Chris ABANI...

Dans “Feu croisé sur l'afropessimisme (E. Dongala, A. Kououruma)” (pp. 60-67) Florence PARAVY prouve comment les deux auteurs cités dans le titre n'ont “ni participé à un simple effet de mode, ni cédé à la tentation d'un afropessimisme qui ne laisserait aucune place à l'espoir” (p. 67), en croisant les figures d'enfants-soldats et d'enfants ordinaires, tels qu'ils apparaissent dans



Allah n'est pas obligé et *Quand on refuse on dit non!* d'Ahmadou KOUROUMA, dans *Les petits garçons naissent aussi des étoiles* et *Johnny Chien Méchant* d'Emmanuel DONGALA, les deux romanciers évoquant (au-delà des atrocités réelles que l'on sait) "une jeunesse qui peut [...] représenter pour l'Afrique un immense potentiel susceptible d'engendrer un renouveau" (p. 67).

Isabelle FAVRE propose une étude de *White Material*, le film que Claire DENIS a écrit avec Marie NDIAYE ("*White Material* sous l'angle de la vulnérabilité", pp. 68-77), en approfondissant les liens du film avec *Trois femmes puissantes*, la problématique interraciale, la représentation des enfants-soldats, dont on met en premier plan la vulnérabilité.

Après avoir tissu l'éloge d'*Allah n'est pas obligé*, en précisant qu'il s'agit d'"un roman monde, à l'unisson de la conscience planétaire" (p. 92), Pierre HALEN (auteur de "L'enfant-soldat vu par la fiction africaine: à propos de *La guerre et la paix de Moni-Mambu* par André Lye Yoka", pp. 91-104) propose l'analyse du roman signalé dans le titre, publié en 2006 à Kinshasa par André Lye YOKA, "une figure de premier plan dans l'institution littéraire kinoise" (p. 95); le roman, qui s'adresse à de jeunes lecteurs dans une vue didactique, narre les aventures de Moni-Mambu, ex enfant-soldat décidé – après la fin de la guerre – à revenir chez les siens, avec une conclusion heureuse, dans une "perspective de reconstruction nationale" (p. 103). Ainsi, dans ce roman s'adressant à un lectorat congolais, "le portrait de l'enfant-soldat, quoique nuancé, n'est pas celui d'une figure du mal mais d'un coupable lui-même victime" (p. 103), digne de pardon et prêt à une nouvelle vie de rédemption morale.

La dernière partie du dossier est consacrée à Serge AMISI, l'enfant-soldat qui a écrit ses mémoires en lingala, puis transcrites en français avec l'aide d'un adulte francophone et remaniées par l'éditeur, *Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain. Carnets d'un enfant de la guerre* (2011).

En dehors du dossier, dans la section "Varia", deux autres essais complètent cette livraison des *Études Littéraires Africaines*; il s'agit en premier de "La littérature africaine n'existe pas", ou l'effacement des traces identitaires africaines subsahariennes" (pp. 135-146) où Thorsten SCHÜLLER revient sur la vieille question identitaire, que des auteurs comme Sami TCHAK, Kossi EFOUI, Kangni ALEM tenteraient désormais de contourner en effaçant leur origine africaine. Mais qu'il existe "un courant dont les auteurs sont plus marqués par la migration ou par la mondialisation que par leur pays d'origine" (p. 137), comme le constate amèrement l'auteur, est chose bien connue depuis longtemps; de même, qu'il y ait des auteurs qui "veulent construire l'image d'une nouvelle Afrique, une Afrique actuelle, mondia-



lisée et cosmopolite” (p. 139) n’est qu’une évidence tout à fait logique, reflétant l’actuelle réalité africaine.

L’autre article de la section “Varia”, “À propos des ‘classiques africains’. Quels modèles pour un canon des littératures africaines?” (pp. 147-156) de János RIESZ, met en lumière les problématiques concernant “les procédés de canonisation” (p. 147) des auteurs et des œuvres des littératures africaines, en partant du *Dictionnaire des écrivains francophones classiques* publié en 2010⁴. L’auteur examine tous les enjeux, toutes les difficultés, toutes les incertitudes qui marquent inévitablement les tentatives d’établir un canon littéraire, qui – conclut l’auteur – “ne peut jamais être clos et définitif. Il sera nécessairement un sujet continu de débats et de réflexion, sujet à des modifications” (p. 156).

Liana NISSIM

János RIESZ, “La création du Journal *Condition Humaine*. Un tournant dans la vie de Léopold Sédar Senghor”, *Les cahiers d’Images & Mémoires*, Mars 2011, 32 pp.

János RIESZ, africaniste des plus réputés, auteur de nombreuses publications dans le domaine des littératures africaines, a publié en 2006 chez Peter Hammer Verlag une importante biographie de SENGHOR en langue allemande, *Léopold Sédar Senghor und der afrikanische Aufbruch im 20. Jahrhundert*. Le cahier illustré, en langue française, que je présente ici, constitue au fond une sorte d’annexe au livre, en proposant une présentation et une étude du journal bimensuel *Condition Humaine*, “porte-voix de l’homme politique Léopold Senghor” en 1948 (p. 3), publié à Dakar entre le 11 février et le 28 décembre 1948, pour un total de 22 livraisons; le journal continuera ses publications jusqu’en 1956, mais en changeant “de statut et de fonction” (p. 27).

Peu considéré par la critique senghorienne, ce journal, selon RIESZ, mérite qu’on s’y penche un peu plus de près. C’est ce qu’il fait, en commençant par évoquer les données fondamentales de la vie politique au Sénégal après la guerre, la position de SENGHOR et les nouvelles tâches qu’il assume, les caractères essentiels du journal et son programme, ainsi que les orientations de SENGHOR dans les articles (une vingtaine) qu’il a signés.

Le critique propose ensuite “une brève présentation et une ébauche d’analyse” (p. 21) des cinq premiers articles de SEN-

⁴ Christiane CHAULET ACHOUR, Corinne BLANCHAUD (dir.), *Dictionnaire des écrivains francophones classiques. Afrique subsaharienne, Caraïbe, Maghreb, Machrek, Océan Indien*, Paris, Champion, 2010 (cf. le compte rendu de ce volume dans *Pontil/Ponts*, n. 11, 2011, pp. 295-297).



GHOR, qui témoignent du “rôle que Senghor s’assignait dans le processus de la décolonisation” (p. 27) et de sa volonté de “se placer au-dessus de la mêlée” (*Ibid.*), en se réservant les grands thèmes et en pratiquant “une certaine alternance entre des sujets de nature générale, philosophiques ou historiques, et d’autres qui traitent de questions plus précises de politique locale et nationale” (p. 21).

On ne peut donc que souscrire la proposition que RIESZ suggère, d’“une réédition intégrale de tous les numéros de ce journal méconnu [...] [qui] permettrait sans doute de donner une vision plus complète de cette phase décisive dans la vie du poète et de l’homme politique” (p. 27).

Liana NISSIM

Joseph NDINDA, *Le politicien, le marabout-féticheur et le griot dans les romans d’Ahmadou Kourouma*, Paris, L’Harmattan, 2011, 212 pp.

Les figures du politicien, du féticheur et du griot, évoquées par le titre du volume, sont au centre de cette étude approfondie d’une partie de l’œuvre d’Ahmadou KOUROUMA. Dans son analyse, NDINDA se penche sur *Les soleils des indépendances*, *Monnè, outrages et défis*, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, *Allah n’est pas obligé*, qui offrent une représentation romanesque du phénomène de l’interdépendance entre le pouvoir politique et toute sorte de “pratiques magico-religieuses” (p. 9). Comme il le remarque dans son “Introduction”, “la présence obsédante de ces pratiques dans les textes de Kourouma montre bien qu’elles existent et qu’elles constituent le socle de certains pouvoirs” (p. 9).

La réflexion du critique se développe à partir de la considération de l’imaginaire collectif africain concernant la dimension du pouvoir, dans le premier chapitre intitulé “Les conceptions magico-religieuses du pouvoir” (pp. 13-70). Après avoir souligné que “la tendance à allier le visible et l’invisible est l’une des caractéristiques des sociétés africaines” (p. 13), NDINDA réfléchit sur les notions de totémisme et de fétichisme et met en lumière les références à ces croyances dans les romans de l’écrivain ivoirien. Ensuite, il se penche sur les figures incarnant le pouvoir dans l’univers culturel africain et sur leur représentation littéraire: il s’agit du roi ou du président, de la figure de la mère ou de l’épouse, des connaisseurs

des sciences occultes (marabouts, féticheurs, sorciers), et du griot, véritable propagandiste des régimes politiques et dictatoriaux.

Dans le deuxième chapitre, “Le pouvoir et l’initiation” (pp. 71-111), l’analyse porte sur le rôle joué par les rituels d’initiation dans l’acquisition des connaissances ésotériques et dans l’apprentissage des modalités de gestion du pouvoir qu’on relève en particulier dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*. La question de l’exercice du pouvoir est ensuite appréhendée dans son rapport aux différentes étapes de l’Histoire africaine – de la colonisation à l’instauration des régimes dictatoriaux de la postindépendance – dont témoigne la production romanesque de KOUROUMA: “ces romans nous permettent de comprendre l’origine des blocages que nous observons dans la plupart des États africains” (p. 85).

Le troisième chapitre, intitulé “L’imaginaire collectif et les illusionnistes” (pp. 113-167), révèle, toujours à la lumière des représentations offertes par KOUROUMA, comment s’élaborent les stratégies de mystification des gouverneurs africains. Le recours au motif du rêve prémonitoire dans les textes témoigne du poids que l’interprétation des songes – et sa manipulation – revêt au sein de la communauté. Les différents moyens exploités par les féticheurs pour acquérir un pouvoir toujours croissant et pour devenir les “adjuvants” (p. 201) des hommes politiques sont ensuite mis en lumière par le critique. L’étude, qui renvoie souvent aux référents réels des faits et des personnages évoqués par le romancier, dévoile le fonctionnement des mécanismes que les détenteurs des savoirs occultes exploitent pour créer de véritables figures mythiques et pour opérer une “déification du chef” (p. 155), à laquelle contribuent en même temps les griots.

Le dernier chapitre du volume (“Exorcisme, refétichisation et remythologisation”, pp. 169-205), concerne plus spécialement *En attendant le vote des bêtes sauvages*: NDINDA établit encore une fois un parallèle entre le déroulement du “théâtre des conférences nationales” (p. 174) à l’intérieur de la fiction romanesque – qu’il analyse de façon approfondie – et les tentatives réelles des pays africains d’exorciser les malheurs vécus. Quant à la “refétichisation”, le critique montre à quel point, dans les romans de KOUROUMA aussi bien que dans la vie réelle, la croyance aux pouvoirs des fétiches intervient, en milieu africain, même au niveau des sphères de la gestion politique. Toutefois, les détenteurs du savoir mystique, tout comme les autres figures de puissants, se révèlent souvent comme de vrais imposteurs.

Bien que conscient que le texte littéraire “reste une création personnelle de l’auteur avec ce que cela suppose comme modifications, distorsions et objectifs poursuivis” (p. 203), NDINDA propose avec cette étude une réflexion sur les rapports que la fiction entretient avec le réel historique, culturel et social de l’Afrique chez cet auteur

ivoirien. Étant donné que “l’œuvre d’Ahmadou Kourouma est une fresque littéraire qui, à travers certains indices, renvoie explicitement à une réalité africaine” (p. 184), le critique offre un éclairage concernant ces multiples références que l’auteur répand dans le tissu narratif.

Jada MICONI

Sylvie LAURENT, “Le ‘tiers-espace’ de Léonora Miano, romancière afropéenne”, in *Cahiers d’Études africaines*, vol. 51, n. 204, octobre 2011, pp. 769-810

Cette livraison des *Cahiers d’Études africaines* propose un ample article consacré à Léonora MIANO, et en particulier à l’“esthétique noire partagée de part et d’autre de l’Atlantique” (p. 770). En faisant appel principalement à la sociologie, à la philosophie et à la psychologie (et malheureusement peu à la critique littéraire), Sylvie LAURENT souhaite montrer que les liens existants entre l’œuvre de MIANO et celle des grandes romancières noires de l’Amérique du Nord permettent à l’écrivain camerounais de donner plus d’ampleur à son discours.

Dans un premier volet de son étude, LAURENT s’attarde sur le “womanism” de l’auteur (c’est-à-dire “une forme ‘racialisée’ de féminisme, dans laquelle la femme noire [...] cherch[e] à s’émanciper du masque que les Blancs et les hommes lui font porter”, p. 772); elle étudie dans cette perspective la figure de la mère vorace, originaire, d’après le critique, de l’espace antillais et nord-américain (et en particulier de femmes auteurs comme Toni MORRISON ou Maryse CONDÉ). LAURENT met en lumière les propos subversifs tenus par les héroïnes de MIANO, qui vont dans le sens du métissage entre les deux côtes de l’Atlantique et de l’universalité identitaire noire – on pourrait toutefois objecter que l’universalisme prôné par la romancière dépasse largement la couleur de la peau.

La seconde partie de l’article explore les rapports de MIANO avec la pensée politique africaine et afro-américaine, en se concentrant plus spécialement sur le panafricanisme et l’esclavage: LAURENT affirme que “l’œuvre de Miano est une ‘antiphonie’: par la voix des femmes dissidentes, elle propose de réinventer l’identité noire” (p. 799), à travers “une forme inédite de créolité panafricaine” (p. 801) dépourvue de toute idéologie

nationaliste et de toute idéalisation des Noirs. Selon le critique, les rapports à la littérature (et à la musique) noire d'outre-Atlantique font de MIANO le porte-parole d'“un tiers-espace littéraire inédit qui parvient à réconcilier créolité, négritude et voix afro-américaines” (p. 803).

Maria Benedetta COLLINI

Pierre-Yves DUFEU, Antoine HATZENBERGER (dir.), *L'Afrique indéfinie*, Louvain-la-Neuve, Academia, 2012, 242 pp.

“Qu'est-ce que l'Afrique? Qu'appelle-t-on l'Afrique? De qui parle-t-on lorsqu'on parle des Africains?” (p. 8): ce petit volume rassemble les interventions qui ont été présentées autour de ces questions par différents auteurs lors d'un cycle de conférences au Centre d'Études de Carthage, à Tunis, entre 2010 et 2011. Malgré quelques études consacrées au Maghreb et aux Caraïbes, je vais en proposer le compte rendu complet dans cette section, car l'Afrique Subsaharienne constitue la clef de voûte de toutes les contributions.

Les enjeux principaux du livre sont posés par Antoine HATZENBERGER dans “‘Qu'est-ce que l'Afrique?’ Définir, circonscrire, décrire” (pp. 21-44) à travers un parcours historico-philosophique: cette intéressante étude présente et contextualise la perception du continent africain dans la philosophie et dans l'imaginaire occidentaux (HEGEL, KANT, CONRAD...), pour lesquels “l'Afrique reste sur une ligne de faille de la philosophie de l'histoire, toujours à mi-chemin de l'Asie et de l'Europe” (p. 29). L'essai d'Hélène CHARTON (“L'Afrique des autres”, pp. 45-73) prolonge le précédent en proposant une périodisation dans la perception de l'Afrique subsaharienne par les Européens à partir de l'époque des colonisations: si les “explorateurs” (1850-1914) ont un rôle éminemment politique dans la diffusion d'un discours ‘civilisateur’, les “administrateurs”, au tournant du XX^e siècle, valorisent les distinctions ethniques, alors que les “experts” universitaires qui se sont occupés de l'Afrique après 1940 s'appuient sur la catégorie de la “modernisation”. Le but de CHARTON est de montrer comment ces “inventions coloniales [les catégories de civilisation, ethnie et modernisation] ont joué et continuent de jouer un rôle central dans la fabrique sociale et les mutations des sociétés africaines” (p. 66): en Europe, l'Afrique est toujours l'objet d'un discours “fondé sur une opposition radicale entre Soi et les Autres” (p. 71).

L'article d'Abderrazak SAYADI s'intéresse à "L'Afrique dans l'imaginaire islamique médiéval" (pp. 77-94), alors que la contribution très engagée de Ridha TLILI, "Le panafricanisme des origines à nos jours" (pp. 95-116), retrace les étapes principales de la pensée politique connue comme 'panafricanisme' dès sa genèse (qui se trouve dans la lutte à l'esclavage, spécialement dans les Amériques) jusqu'à sa "mise en forme" (p. 102) et sa période militante, pour parvenir à sa plus récente dérive qui voit la séparation en deux courants majeurs, celui des "adeptes de la rupture avec le monde occidental [et celui des] partisans du maintien des relations avec les États capitalistes" (p. 114).

Pierre-Yves DUFEU ("L'Afrique est riche: démonstration linguistique", pp. 119-146) propose une analyse de la richesse phonétique, lexicale et syntaxique de quelques langues africaines; Sihem SIDAOU ("Du refoulement de l'identité africaine dans la littérature tunisienne", pp. 147-169) se concentre pour sa part sur le roman tunisien, si avare de représentations de l'Afrique subsaharienne et de personnages africains noirs. Trois romans tunisiens font partiellement exception, à savoir *Barg Ellil* de Béchir KHRAÏEF, *La Révolte des Zendj* d'Ezzeddine MADANI et *Leïla ou la femme de l'aube* de Sonia CHAMKHI; dans son analyse SIDAOU y décèle les traces de "la mémoire coupable [de l'esclavage des Noirs de la part des Arabes, qui] serait à la base de cet oubli de l'africanité" (p. 150); l'auteur conclut en affirmant que "le refoulement de l'identité africaine serait [...] représentatif d'un refoulement de la différence, voire de la diversité" (p. 167).

La contribution de Marc ANDRÉ sur "Les avatars de l'Afrique à Lyon" (pp. 173-214) réfléchit sur le regard que les Blancs portent sur les Noirs à travers une analyse de la présence de l'Afrique et des Africains dans trois périodiques culturels de la ville de Lyon (*La Vie Lyonnaise*, *Le Tout Lyon* et *La Chronique Sociale*) entre 1920 et 1980. La dernière étude, "L'Afrique décrochée" de Samia KASSAB-CHARFI (pp. 215-233), propose un approfondissement sur la présence de l'Afrique dans l'imaginaire antillais, présence marquée par une "mise à distance du continent originel et le désir de démarcation" (p. 222), mais aussi par la participation de l'imaginaire lié à la construction des notions de créolité et de transculturation en Afrique.

Maria Benedetta COLLINI

Jean DERIVE, *L'art du verbe dans l'oralité africaine*, Paris, L'Harmattan ("Oralités"), 2012, 220 pp.

Jean DERIVE, africaniste réputé, rassemble dans ce volume des articles publiés avant 1990 et désormais difficiles à trouver; il les retravaille en profondeur, les harmonise entre eux et les actualise afin de les rendre accessibles. Comme l'affirme l'auteur, le volume se propose de "confronter l'essentiel des théories déjà exposées [dans d'autres ouvrages] à des réalités particulières" (p. 7), et plus spécialement à des manifestations de la culture orale des Dioula de la Côte d'Ivoire (un groupe mandingue que DERIVE connaît en profondeur), car il est convaincu "qu'au delà de l'anecdotique, les soubassements fonctionnels qui réagissent la pratique de la littérature orale en milieu dioula ont pour beaucoup une valeur largement transculturelle" (p. 8).

Le livre s'articule en trois parties. La première ("Culture et oralité en Afrique", pp. 11-51) reprend les concepts fondamentaux de l'étude de la littérature orale et insiste sur la valeur de celle-ci dans la culture africaine et dans la transmission de la tradition; néanmoins DERIVE souligne que "le système propre à l'oralité permet aux usagers de ne pas percevoir [l]es œuvres nouvelles comme des créations" (p. 22) et la part de création est plus importante de ce que l'on croit habituellement. Aussi, le critique aborde-t-il le problème de la structuration du champ littéraire oral et propose d'avoir recours à des critères de classification endogènes, adoptés par les usagers, tels le lieu de l'énonciation, la nature de l'énonciateur, le moment historique de la production et les structures sociales et ethniques engagées. Le souci de l'auteur de proposer à tout moment des parallèles entre cultures orales et cultures scripturales se révèle très efficace et précieux pour le lecteur occidental (destinataire privilégié du livre) pour trouver les points de convergence et de divergence avec sa culture.

La deuxième partie s'occupe de "Pratiques et formes de l'oralité africaine" (pp. 53-142), en particulier des genres propres à la littérature orale – qui, comme ceux de la littérature écrite, connaissent un dynamisme étonnant et souvent passé sous silence; aussi, ces genres se caractérisent-ils par une hiérarchie souvent liée au statut social de l'interprète, et DERIVE remarque l'importance souvent méconnue des genres les plus marginaux: "il convient [...] de ne surtout pas gommer cette notion de marginalité, car la relation norme / marginalité est sans doute une des clés privilégiées pour comprendre le fonctionnement idéologique de beaucoup de faits culturels et notamment littéraires.

[...] Si la marginalité ne prend sens que par la norme, la réciproque est également vraie” (p. 81). Ainsi, l’auteur observe que l’appartenance générique en littérature orale dépend non seulement de l’énoncé, mais aussi des conditions d’énonciation, et le sens de l’énoncé ne réside pas dans les intentions de l’auteur ou de l’interprète, mais plutôt dans le texte et dans le contexte. Pour prouver la consistance de ses propos, DERIVE développe longuement l’exemple du genre épique mandingue appelé *máana*.

La dernière partie du volume étudie les “Fonctions culturelles et sociales de la littérature orale en Afrique” (pp. 143-210) à travers des exemples tirés principalement des Dioula. L’auteur y décrit “[l]es relations entre l’exercice de la parole littéraire et celui du pouvoir” (p. 145), tout en remarquant que “produire un discours n’est pas toujours un ‘pouvoir’ mais aussi parfois un ‘devoir’ qui peut être imposé à un groupe dominé” (p. 146). La littérature orale est partie intégrante d’une économie d’échanges, et sa relation avec le pouvoir “doit être envisagée à différents niveaux qui forment entre eux un système relativement complexe” (p. 147): la parole (mais aussi le silence, le droit à se poser en auditeur) est en même temps la consécration d’un pouvoir donné et l’instrument pour exercer le pouvoir “soit par une sorte de chantage [...] soit par pression idéologique” (p. 157): ce ‘pouvoir littéraire’ constitue parfois un contrepouvoir, et contribue en tout cas à équilibrer les différences socio-économiques. L’auteur propose l’exemple de l’interaction entre l’Islam, l’animisme et la parole littéraire pour maintenir le *statu quo* tout en gardant une marge de contestation. Le tout dernier chapitre analyse quelques exemples de néo-oralité africaine pour en montrer le dynamisme et souligner l’inanité du conservatisme dans les recherches en littérature orale: DERIVE parle d’une sorte d’“oralité syncrétique” (p. 197) qui mélange les langues, les genres et les moyens de transmission et crée “des œuvres nouvelles qui correspondent aux besoins de l’actualité sociale et politique de la société contemporaine” (p. 204).

Dans la “Conclusion” (pp. 211-214) le critique insiste sur l’“affinité profonde et [...] [les] divergences radicales” (p. 213) entre littératures orale et écrite, et il invite les jeunes chercheurs de l’une et de l’autre à éviter d’une part l’analyse intentionnelle comme unique voie de compréhension du texte, d’autre part à creuser le rapport entre intertextualité et créativité et à mettre en évidence le rôle, toujours essentiel, de l’énonciation.

Le critique envisage un second volume consacré “aux analyses exogènes de la littérature orale africaine ainsi qu’aux relations complexes qu’elle entretient avec la littérature écrite” (p. 10).

Maria Benedetta COLLINI

Bernard MAGNIER, *Panorama des littératures francophones d'Afrique*, Institut français, octobre 2012, www.institutfrancais.com/sites/default/files/01-Panorama-HD.pdf, 106 pp.

C'est pour moi un plaisir de présenter cet ouvrage un peu hors norme: il s'agit d'un fichier pdf, en libre accès sur le site de l'Institut français, qui se propose d' "offrir une image [...] de la qualité et de la diversité créatives du continent [africain], donner la plus grande visibilité aux voix les plus intéressantes ou les plus novatrices et essayer de mettre en perspective, de permettre les rapprochements, de croiser les regards" (p. 3).

L'ouvrage se compose d'une série de fiches thématiques, navigables à travers des liens hypertextuels, dans lesquelles se trouvent les résumés des 250 œuvres littéraires de près de 150 auteurs différents. Chaque fiche présente plusieurs œuvres, et pour chacune sont explicités le pays d'origine de l'auteur, le nom de l'auteur, le titre, la date de la première édition ainsi que le nom de l'éditeur, un résumé du contenu et la liste des autres ouvrages du même auteur; dans la colonne de droite de chaque fiche des brèves biographies des auteurs cités sont proposées.

Le critère de présentation retenu est "un classement qui mêle l'approche thématique et la progression chronologique" (p. 2), sans distinction ni de genre littéraire ni de pays d'origine (tant de l'Afrique subsaharienne que du Maghreb). Les sept thèmes retenus, à leur tour divisés en sous-thèmes, sont "Photographier... ne plus être photographiés" (pp. 6-17), "Histoires d'enfants, de femmes, de famille" (pp. 18-39), "Les traces de l'Histoire" (pp. 40-50), "De la révolte aux lendemains qui déchantent" (pp. 51-63), "Au cœur des années 1990: des guerres, un génocide, des enfants-soldats" (pp. 64-70), "Afrique/Europe: aller-retour?" (pp. 71-85), "D'autres horizons littéraires" (pp. 86-102). Les trois dernières pages présentent l'index des œuvres en ordre alphabétique.

Panorama des littératures francophones d'Afrique est un ouvrage pratique et facile d'accès, qui permet à des lecteurs curieux (même si non spécialistes) un survol assez ample des littératures africaines francophones, qui donne envie d'en approfondir la connaissance. Un pari réussi, à mon avis, pour la diffusion de ces littératures vers un lectorat plus vaste.

Maria Benedetta COLLINI

Saddek AOUADI, Elhadji Souleymane FAYE (dir.), “Le fantastique dans les littératures francophones du Maghreb et subsahariennes”, *Interfrancophonies*, n. 5, 2012, www.interfrancophonies.org/fantastique.html

Ce numéro de la revue *Interfrancophonies* est consacré à la manifestation du fantastique dans la production littéraire francophone maghrébine et subsaharienne. En dépit du titre, toutefois, la plupart des contributions réunies dans cette publication concerne la littérature de l’Afrique au sud du Sahara; je renvoie à la section “Francophonie du Maghreb” pour la seule étude la concernant directement et à la section “Œuvres générales et autres francophonies” pour la contribution relative à la production narrative malgache.

L’essai introductif de Maurice Amuri MPALA-LUTEBELE (“Esthétique du fantastique dans le roman africain subsaharien”⁵) ouvre la publication par une “théorisation de l’esthétique du fantastique” (p. 2): à partir de l’apparat théorique occidental, le critique propose une réflexion sur le statut du fantastique littéraire, en soulignant toutefois le caractère pluriel de ses possibles déclinaisons culturelles. Sur ces “couleurs locales” (p. 15) du fantastique il revient par la suite, lorsqu’il approche les textes des auteurs africains Sony LABOU TANSI, MUYENGO MULOMBE et KOMPANY WA KOMPANY. En ce qui concerne particulièrement *La vie et demie* du premier romancier, il faut toutefois remarquer que son insertion parmi les textes fantastiques pose quelques problèmes: MPALA-LUTEBELE semble, pour sa part, s’en rendre compte, lorsqu’il affirme que la naturalité de certaines scènes appartenant à la dimension du surnaturel relève du caractère “symbolique” (p. 22) acquis par un fantastique qui penche de manière manifeste vers le merveilleux. Dans sa partie finale, l’étude vise à montrer comment “les couleurs locales du fantastique africain subsaharien s’enracinent [dans] les préoccupations sociales, culturelles, politiques, économiques” (p. 33) du continent.

L’article suivant, d’Ali KHERBACHE (“Le fantastique ou sa représentation par un modèle uchronique Occidental”), propose une réflexion tout à fait théorique sur la notion d’uchronie et sur son application dans l’étude du genre fantastique. Dans son parcours critique, KHERBACHE postule “la rareté très visible de véritable littérature fantastique dans les littératures afro-maghrébines francophones” (p. 10) due à des conditions socio-historiques différentes par rapport à l’Occident. Il conclut en revenant sur “l’idée que la littérature fantastique, en tant que genre occidental éminent, trace

⁵ Comme il s’agit d’une publication en ligne, chaque article a une numérotation indépendante.



visiblement ses frontières d'avec les littératures afro-maghrébines francophones" (pp. 14-15).

Foudil DAHOU met en évidence, dans son étude ("Des signes qui se lézardent: *le fantastique, mémoire obscure à partager*"), la rupture que vit l'homme africain, mais surtout l'écrivain, avec la Tradition et le monde de la nature et son passage d'"être de la nature" à "être d'exil et de mensonge" (p. 3). L'écrivain, emblème de la parole comme l'était autrefois le conteur, porte en lui des bribes de la mémoire collective désormais perdue, qui rejaillissent naturellement de son esprit et qui alimentent ses écrits: "il existe au tréfonds de chaque écrivain africain une petite lumière qui subsiste malgré les marées violentes des ténèbres de l'indifférence humaine; une étincelle que ressuscite depuis la mémoire collective l'écriture fantastique du substrat africain" (p. 8).

La contribution de Pierre Martial ABOSSOLO, intitulée "De la symbolique plurielle de l'arbre sacré dans le roman et la nouvelle d'Afrique francophone", a le mérite d'approfondir le statut culturel de l'arbre et de relever son importance d'un point de vue spirituel en contexte africain. L'auteur montre ensuite comment, à l'intérieur de *L'Arbre fétiche* de Jean PLIYA, de *Quand saigne le palmier* de Charly Gabriel MBOCK et de *L'Homme dieu de Bisso* d'Étienne YANOU, cet élément de la nature est mis "au centre d'un conflit entre deux visions du monde diamétralement opposées (africaine et occidentale) et qui fait de lui le motif achevé d'une certaine ambiguïté existentielle chez l'Africain qui se retrouve aujourd'hui au carrefour des civilisations" (p. 2).

Yvette BALANA, dans "Les voix féminines africaines et l'écriture fantastique. Le cas de *La Folie et la mort*", s'interroge sur un roman de la romancière sénégalaise Ken BUGUL, qu'elle compare à la production de Maryse CONDÉ et de WEREWERE LIKING. Dans son étude, BALANA souligne le recours de BUGUL à un imaginaire issu de la tradition africaine que l'auteur exploiterait pour offrir une représentation allégorique de la réalité quotidienne post-coloniale, caractérisée par le chaos et la violence.

Pour sa part, Emmanuel TCHOFFOGUEU, dans "Le mythe du Minotaure et son appropriation dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* de Calixthe Beyala", relève les nombreuses convergences avec le mythe ancien de Thésée et du Minotaure dans la représentation de la condition féminine que l'écrivaine camerounaise offre dans son roman. À travers la réappropriation du mythe et sa réécriture, BEYALA se situe dans le sillage des romanciers qui "dans l'effervescence du combat féministe des années 70 en France et aux États-Unis notamment, [...] recherchent des supports symboliques et légitimants pour donner à leur discours une force de signification qui sied à l'ampleur des grandes luttes contemporaines" (p. 19).



Farida BOUALIT (“L’écriture fantastique africaine francophone: imitation ou création à travers *De l’Autre côté du regard* de Ken Bugul”) se penche sur la présence du fantastique dans *De l’autre côté du regard* de Ken BUGUL remarquant une suspension des certitudes dans l’interprétation des événements de la part de la narratrice, ainsi que l’“attitude ambivalente permanente” de celle-ci (p. 7) vis-à-vis des phénomènes liés au surnaturel, interprétée comme relevant d’une écriture typique du genre. En exposant les différentes positions critiques concernant l’adoption de cette stratégie scripturale en littérature africaine, plus particulièrement maghrébine, BOUALIT signale, d’un côté, la possibilité d’une simple imitation du modèle occidental, qui aurait été transmis à travers l’école, mais, de l’autre côté, elle renvoie à l’idée que ce fantastique dérive d’une transformation esthétique au niveau des formes traditionnelles. Dans son étude, elle souligne que “la manifestation du fantastique francophone africain est un phénomène épisodique cantonné soit au niveau des œuvres d’un écrivain, soit logé au sein d’un récit réaliste qui convoque le fantastique par intermittence” (p. 2). Elle porte l’accent sur la dimension culturelle africaine, élément incontournable dans l’analyse et la compréhension de cette production littéraire et qui, par le “recours à certaines traditions culturelles pour leur conception de la relation de connivence entre le réel et le surnaturel” (p. 6), se configurerait comme le trait de spécificité du fantastique africain.

Jada MICONI

French Studies in South Africa – Études françaises en Afrique australe, n. 42, 2012

Au sein de cette livraison de la revue *French Studies in South Africa – Études françaises en Afrique australe*, trois articles sont consacrés à la littérature de l’Afrique subsaharienne et une contribution concerne la littérature belge (un compte rendu de celle-ci se trouve dans la section “Francophonie européenne”); d’autres essais gravitent autour de la littérature française ou de l’enseignement de la langue française; une section de “Comptes rendus” clôt le volume.

Cheikh M. S. DIOP (“La donne anthropo-historique dans *Peuls* de Tierno Monémbo”, pp. 23-40) se propose de “mettre au service de l’étude littéraire les outils de l’Anthropologie” (p. 24) en

avançant l'exemple du roman historique de MONÉNEMBO, qui mêle histoire et imagination. Dans un premier temps, DIOP centre son analyse sur les nombreux paratextes du livre et met en relief "la liberté [de l'auteur] dans l'exploitation de la source de documentation" (p. 28). Le critique analyse par la suite comment le romancier procède à une recomposition de l'histoire à travers l'imagination, et plus spécialement grâce à un maniement spécifique du temps fictif et du statut hybride du narrateur. DIOP conclut son étude en constatant que "la donne anthropo-historique [...] sature le texte romanesque mais ne l'assujettit pas" (p. 38).

Les paratextes sont aussi au centre de la réflexion de Désiré K. WA KABWE-SEGATTI. Dans son article "De l'absence d'épigraphe à la débauche épigraphique dans quelques romans francophones" (pp. 83-106), après quelques rappels théoriques sur le rôle de l'épigraphe, le critique propose (à travers l'analyse d'un vaste corpus) une périodisation dans l'emploi de ce type particulier de citation au sein de la production africaine francophone. WA KABWE-SEGATTI reconnaît une première période, au temps des colonies, caractérisée par un rapport ambigu (d'empathie et de rejet, selon sa définition) avec le français; ensuite elle identifie une "période des affiliations" (p. 89) marquée par un recours à des épigraphes qui mettent en lumière la lignée idéale dans laquelle l'auteur veut s'inscrire (les grands philosophes français, les auteurs de la Négritude, les tropes de la tradition...). Successivement "plusieurs tendances épigraphiques se côtoient" (p. 92), avec néanmoins un recours prépondérant à la citation autographe plus ou moins déguisée; à l'époque de la mondialisation enfin, l'auteur constate que "les épigraphes nées dans ce contexte d'éclatement des identités culturelles se sont nourries de nouvelles idées à la rencontre d'autres aires culturelles" (p. 98).

Anny WYNCHANK, dans "*Le Dernier de l'empire* de Sembène Ousmane, entre roman et scénario de film" (pp. 149-165), souhaite "montrer que l'ouvrage [*Le Dernier de l'empire*] [...] peut être considéré comme l'esquisse d'un scénario de film [...] que Sembène se proposait sans doute de réaliser plus tard" (pp. 150-151). Le critique analyse d'abord l'appartenance du roman au genre policier, genre appartenant aussi à l'univers cinématographique; il montre par la suite que la structure du texte calque davantage celle d'un scénario que celle d'un roman, car il est "découpé [...] en unités d'action" (p. 156) avec une alternance qui semble pensée pour le montage; aussi, les descriptions lui semblent-elles plus propres à la technique d'un cinéaste qu'à celle d'un romancier. WYNCHANK remarque finalement qu'avec *Le Dernier de l'empire* Sembène OUSMANE "amorçait une dérive vers [...] le cinéma" (p. 164) en donnant naissance à un "genre inédit" (p. 165).

Maria Benedetta COLLINI

Newsletter of African Studies at Bayreuth University,
vol. XII, 2012, 67 pp.

Nous avons le plaisir de signaler le numéro XII de la Newsletter de l'Université de Bayreuth qui publie les nouveautés de l'institut d'Études Africaines: en particulier, nous sommes heureux d'annoncer le grand succès remporté par BIGSAS (Bayreuth International Graduate School of African Studies) qui a été renouvelé pour les cinq prochaines années. Eric ANCHIMBE, éditeur en chef de NAB, interviewe le doyen de BIGSAS, Dymitr IBRISZIMOW (pp. 4-6), très satisfait des résultats obtenus et engagé dans la réalisation de plusieurs projets; la Academy of Advanced African Studies élabore un projet de recherches approfondies sur l'Afrique et la diaspora (pp. 7-9) tout en développant bien d'autres activités intenses et serrées, comme l'explique le directeur Achim VON OPPEN dans un entretien avec Eric ANCHIMBE (pp. 10-12). Nous rappelons aussi le colloquium annuel qui s'est déroulé les 8-9 novembre 2012 (p. 13) et le festival de littérature africaine de la diaspora du 14 au 16 juin 2012 "Remembering Flash Forward: African Literature as Poetic in Motion" (pp. 18-21). À signaler aussi les activités artistiques de l'Iwale-wa-House, le centre africain de l'Université de Bayreuth (pp. 23-32).

Francesca PARABOSCHI

Delphine JAPHET, *La Rumeur au Congo. Du texte au "hors texte"*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne ("Long-courriers"), 2012, 221 pp.

Delphine JAPHET propose une étude très stimulante sur le rapport entre la rumeur et la littérature en Afrique, et plus spécialement au Congo; comme elle l'affirme, "la rumeur et la littérature sont intimement liées, car le propre de la rumeur est d'être un phénomène producteur de récit, de fiction, de constituer même un matériau poétique" (p. 11).

La première partie, "Émergence et transcription de la rumeur: apparition des écritures rumorales" (pp. 19-88), présente les différentes étapes de l'émergence de la rumeur, en prenant comme cas exemplaires les messianismes au Congo, et plus spécialement

les trois mouvements liés aux figures de DONA BÉATRICE (ou KIMPA VITA), Simon KIMBAGU et André Grenard MATSUOA. Ainsi, le premier chapitre (“Les messianismes congolais et la mythification”) introduit les trois ‘messies’ et le rôle qu’a joué la rumeur dans la diffusion étonnamment rapide de leur biographie et de leur message: “la propagation du discours rumorale, contenant des informations sur le mouvement et la poétique du mouvement, est elle-même légendaire, constitue elle-même un matériau pour une mise en récit ultérieure” (p. 27). Surtout, JAPHET souligne “le rapport très particulier qu’entretiennent les mouvements messianiques avec le temps et la temporalité, qui tend à rendre flous les contours du réel” (p. 29), et en même temps la dépossession de l’individualité que subit le leader messianique. Cette dépossession crée un ‘creux’ qui peut être rempli par le discours rumorale⁶, permettant ainsi “un jaillissement de mythes et de micro-mythes, présents de manière latente dans le langage” (p. 44) et dans l’imaginaire collectif. Le critique souligne aussi la portée politique et contestataire de la rumeur, qui donne vie à un espace ‘autre’ et intangible par l’autorité. Le deuxième chapitre se concentre sur “La littérature des prophètes” (pp. 47-63), c’est-à-dire ces ouvrages (tous genres littéraires confondus) qui diffusent l’image des prophètes en les cristallisant en des personnages fictionnels. JAPHET présente un corpus riche et peu connu, dont elle met en lumière l’enjeu didactique de diffusion du message messianique. Une analyse plus approfondie est proposée dans le troisième chapitre (“L’émergence d’une poétique rumorale”, pp. 65-88): le critique montre comment le passage de la parole prophétique au discours populaire et à sa fixation par écrit implique la disparition progressive de la parole du leader au profit de sa figure mythifiée et d’une poétique hautement allégorique.

Dans la deuxième partie du volume (“Le ‘hors texte’ et les ‘romans de la rumeur’”, pp. 89-142), JAPHET introduit la notion de “hors texte”, “un espace discursif mais non textuel, au sein duquel se camouflent les véritables enjeux du discours rumorale, espace qui se dérobe perpétuellement [...] parce que c’est justement son rôle et sa fonction de se dérober, d’instaurer un jeu de miroir et de cache-cache [...] tout en affirmant son existence” (p. 91); cet “hors texte”, “n’étant pas visible dans l’espace textuel, [...], [il] influe quand même directement sur lui en conditionnant à la fois la structure narrative et stylistique de ces textes” (*Ibid.*). En s’appuyant sur des textes de Mukala KADIMA-NZUJI, Henri LOPES, Sony LABOU TANSI et Tchicaya U TAM’SI, le critique décèle “Les signes du ‘hors texte’” (c’est le titre du premier chapitre de cette partie), à savoir “le brouillage des repères temporels et dialogiques” (p. 96), “le rôle du pronom ‘on’” (p. 99), “l’indistinction croissante entre le narrateur et la rumeur” (p. 103), la présence de personnages-pivots marqués par l’absence (physique et/ou psychologique) et la

⁶ Japhet pose une différence entre ‘rumeur’ et ‘discours rumorale’, ce deuxième étant “la forme sous laquelle se présente la rumeur lorsque nous l’analysons comme principe discursif” (p. 12).

réactivation du ‘mythe’. JAPHET considère que les romans qui présentent ces ‘signes’ peuvent être catégorisés comme appartenant à un genre spécifique, celui des “romans de la rumeur”. Le chapitre suivant s’occupe de “La construction et l’activation du ‘hors texte’” et étudie “le véritable enjeu narratif” à l’œuvre dans ces romans, la “création d’un espace autre, non saisissable, en dehors du texte” (p. 117) en opposition à l’espace réel dominé par le pouvoir dictatorial. Ce déplacement du sens vers le “hors texte” induit par le discours rumoral à l’œuvre dans les romans provoque une ritualisation de la parole et la préservation de “tous les devenirs de l’action symbolique” (p. 129) des atteintes de la réalité. Comme le précise le troisième chapitre “La poétique du tiers”, le but du discours rumoral est de “construire une sphère parallèle à la réalité, qui n’est ni la vérité ni le mensonge” (p. 131), un “hors texte” dévolu à la construction d’une poétique. Ce passage se fait à travers le rôle de l’instance auctoriale, survécue à la disparition du narrateur et du personnage charismatiques (tous les deux ‘aspirés’ dans le vide du “hors texte”). L’auteur est l’“instance tierce” (p. 134) qui établit le lien entre le discours rumoral et le “hors texte”, l’instance qui permet le décryptage: “l’auteur joue [...] le rôle de l’observateur et détermine le statut du ‘hors texte’ par son regard, son observation. Il *déclenche* donc les processus poétiques en activant le ‘hors texte’” (p. 136, c’est l’auteur qui souligne). Le va-et-vient entre texte et “hors texte” permettrait finalement de “rendre leur sens aux mots, de leur rendre leurs nuances, leur complexité, toutes leurs possibles connotations, de les réinvestir de tous les devenirs” (p. 140) en s’opposant ainsi à l’emploi univoque et avilissant de la langue imposé par les régimes totalitaires.

Ces deux premières parties du volume proposent des réflexions principalement théoriques, avec des fréquentes incursions dans le domaine de la philosophie; on a parfois la sensation aussi d’une utilisation univoque et en même temps légèrement déplacée de certains termes à forte charge polysémique comme ‘mythe’, ‘témoignage’ ou ‘paganisme’. Les hypothèses que JAPHET avance dans cette partie théorique sont assurément intéressantes et prometteuses, développées dans un style clair qui ne craint pas d’avoir recours à des belles métaphores tirées de l’univers scientifique (le chat de SCHRÖDINGER, les quasars et les trous noirs, la réaction chimique entre mercure et soufre...), malgré quelques redites et des reformulations un peu redondantes; certains concepts – parmi lesquels les concepts, fondamentaux, de “hors texte” et de “discours rumoral” – semblent parfois vaguement tautologiques, et le lecteur risque à certains moments de s’embrouiller avec les différents plans du discours. À mon avis en effet (sans vouloir nullement nier le réel intérêt du livre) le discours théorique vient parasiter les textes cités: les exemples sont peu nombreux et pas toujours convaincants, et les analyses se



concentrent sur les effets du discours rumoral plus que sur les aspects littéraires des passages présentés. On se demande s'il n'aurait pas été plus sage de commencer l'analyse à partir de la troisième et dernière section du volume, consacrée aux "Cas pratiques" (pp. 143-199) et plus précisément à l'analyse de l'œuvre romanesque de Tchicaya U TAM'SI (pp. 147-160), des œuvres poétiques et narratives de Sony LABOU TANSI (pp. 161-184) et des romans de Sylvain BEMBA (pp. 184-199): cette partie plus spécifiquement littéraire, quoique riche en suggestions et pistes de recherche, semble en effet un peu sacrifiée et appuyée sur les concepts établis dans les deux premières sections, alors qu'elle aurait pu être un point de départ très approprié pour l'analyse du rapport entre rumeur et pouvoir, texte et "hors texte", imaginaire collectif et pouvoir dans la littérature congolaise.

Maria Benedetta COLLINI

Simona CORLAN IOAN, "Le mythe de Tombouctou, un ingrédient pour les constructions identitaires africaines", in Fleur VIGNERON, Kôji WATANABE (dir.), *Voix des mythes, science des civilisations. Hommage à Philippe Walter*, Bern, Peter Lang, 2012, pp. 401-416

Le volume rassemble plusieurs contributions en hommage à Philippe WALTER, célèbre médiéviste et spécialiste de l'imaginaire, longtemps directeur du Centre de Recherche sur l'Imaginaire de Grenoble. Parmi de nombreux essais qui gravitent autour de la mythologie eurasiatique comparée, de la littérature et de l'imaginaire médiévaux, du folklore et de l'hagiographie et plus en général de la mythocritique, se trouve la contribution de Simona CORLAN IOAN.

Le critique étudie l'imaginaire qui s'est créé autour de la ville de Tombouctou tant au fil des siècles que dans différentes cultures, pour en déchiffrer enfin les enjeux identitaires panafricains et nationaux. Aussi, CORLAN IOAN met-elle en lumière les enchevêtrements entre mémoire et histoire qui se tissent autour de cette 'ville mythique' et remarque que "si en Europe les mémoires interrogent l'histoire [...] relativisant les points de vue au nom de l'authenticité et des identités, en Afrique Noire les mémoires sont interrogées afin d'investir l'histoire de vérité" (p. 404). À travers des notes touffues de références, elle montre le



rôle qu'a joué Tombouctou tant dans l'imaginaire occidental (au sein duquel pourtant la ville "n'a jamais incarné les extrêmes: ni Enfer ni Paradis", p. 410), que dans l'imaginaire islamique et africain: pour ce dernier en particulier, et plus spécialement chez Cheick ANTA DIOP et Cissoko SÉKÉNÉ, "l'image de Tombouctou caractérisée par l'effervescence intellectuelle se transforme en un manifeste pour un présent digne d'un brillant passé" (p. 414).

Signalons que Simona CORLAN IOAN vient de publier chez L'Harmattan un volume entier consacré à la ville africaine, *Invention de Tombouctou. Histoires des récits occidentaux sur la ville pendant les XIX^e-XX^e siècles*.

Maria Benedetta COLLINI

Birahim THIOUNE, *Trois romanciers sénégalais devant l'histoire*, Paris, L'Harmattan, 2013, 75 pp.

Les trois auteurs pris en compte dans ce petit livre sont Cheikh Hamidou KANE, Abdoulaye Élimane KANE et Boubacar Boris DIOP, des romanciers philosophes aux yeux de l'auteur, qui les considère comme "des annonciateurs privilégiés d'un avenir politique et économique commun à construire" (p. 8).

Après quatre pages sur "les évolutions de la littérature sénégalaise" (pp. 9-12), s'ouvre le chapitre "Écritures romanesques et annonce d'un monde nouveau" (pp. 13-41), où Birahim THIOUNE réfléchit sur les itinéraires que les trois auteurs choisissent pour parvenir à la reconnaissance de l'authenticité culturelle africaine.

Pour Cheikh Hamidou KANE, le critique met en regard *L'aventure ambiguë* et *Les gardiens du temple*, en envisageant une continuation du parcours initiatique de Samba Diallo, le protagoniste du premier roman (qui "ne pouvait pas survivre", p. 17), dans celui de Salif Bâ, le héros du second livre, qui – tout en assumant la culture africaine – met "ses compétences au service de son peuple après avoir assimilé les valeurs de l'Occident" (p. 17); et s'il est vrai que dans ce roman sont décrits "les soubresauts postcoloniaux" (p. 18), il est vrai aussi que son protagoniste sait prendre "la juste mesure des valeurs culturelles africaines et de leur validité" (*Ibid.*).

En passant à Abdoulaye Élimane KANE et à ses romans *Magiciens de Badagor* ("une vision anticipée [...] qui explore les pos-

sibles”, pp. 25-26) et *Markéré* (“qui intègre le mystère le plus étrange au naturel le plus immédiat”, p. 22), le critique en souligne la “dimension surnaturelle rapidement circonscrite par les outils de la science et de la technologie moderne” (p. 24).

Quant à Boubacar Boris DIOP, “l’un des meilleurs romanciers d’Afrique” (p. 26) pour qui “la clé du présent se trouve toujours dans le passé” (p. 27), Birahim THIOUNE passe rapidement en revue *Le temps de Tamango*, *Les tambours de la mémoire*, *Les traces de la meute*, *Le Cavalier et son ombre*, *Murambi*, comme témoignages de l’importance accordée à l’histoire et à la mémoire, sans par ailleurs oublier de mettre en relief la richesse et la complexité technique de l’écriture ainsi que la profondeur et la multiplicité des significations (où – n’en déplaise au critique – je n’envisage nullement le romantisme qu’il attribue à cet auteur).

Dans le court chapitre suivant, “Témoins d’un monde qui s’achève: les nouveaux gardiens” (pp. 43-46), il revient sur l’ouverture et la clairvoyance des trois romanciers, nouveaux gardiens dont la tâche est “de retrouver les valeurs essentielles du monde noir et de faire émerger un monde plus authentique” (p. 46).

Ce petit ouvrage présente ensuite en annexe un court éloge de la vitalité de la littérature sénégalaise actuelle et de brefs passages tirés de quelques-uns des romans étudiés.

Liana NISSM

